

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

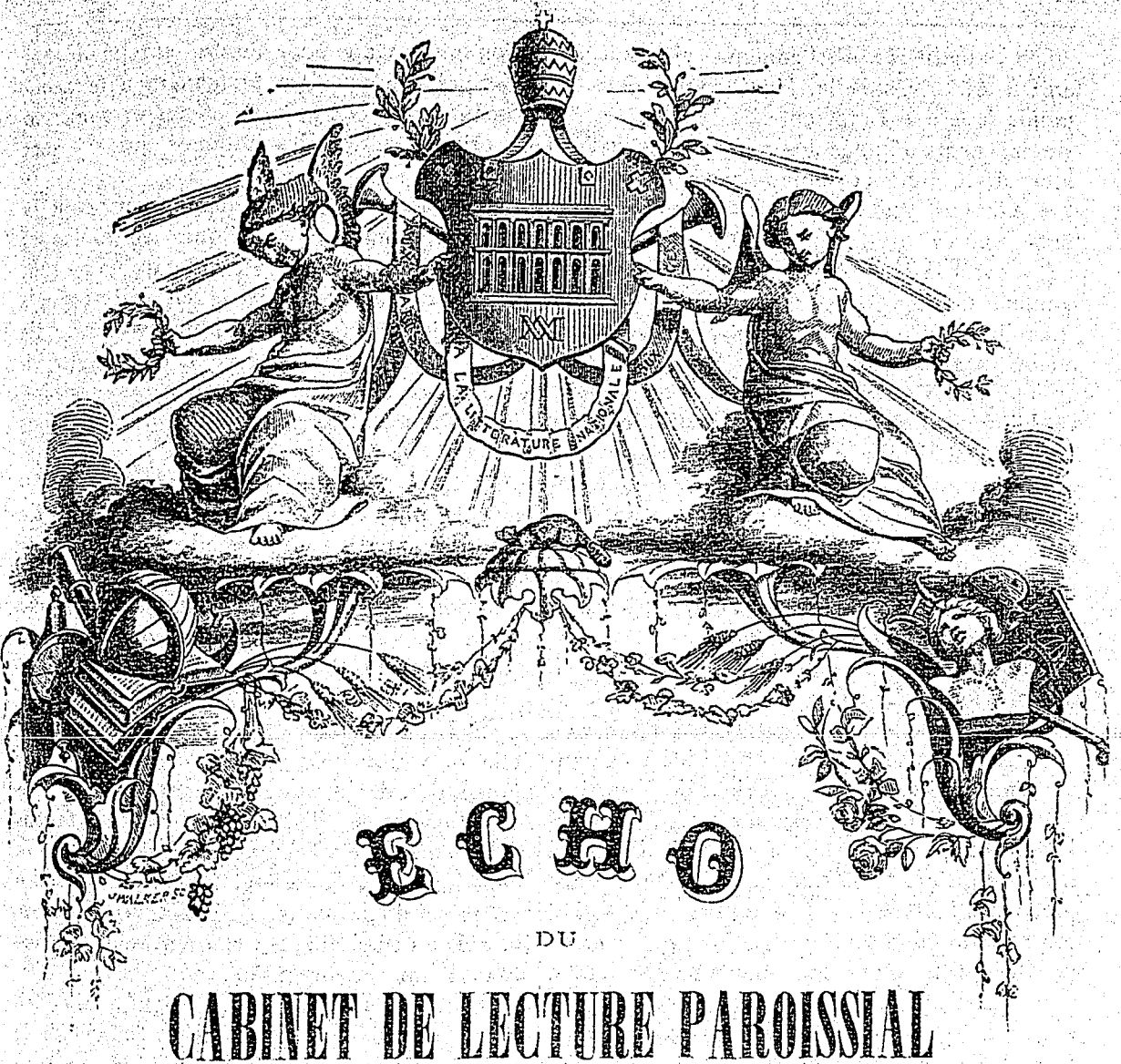
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 1er Novembre 1862.

No. 21

SOMMAIRE.—Chronique de la Quinzaine.—Chronique Musicale.—Bibliographie: Histoire et Droit Romains.—Réminiscences d'un vieux Touriste: Les métamorphoses du forgeron, ou nul ne sait le poids du fardeau d'autrui.—Conseils aux apprentis et ouvriers de tout âge.—Feuilleton: Les deux Pigeons, par F. de Granet.—Un peu de tout.—Musique: *Ecce Paris*, par M. Jung.—Variétés: Logogriphie.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 31 Octobre 1862.

Un journal politique qui ferait pour les affaires d'Amérique ce que plusieurs font si bien pour les nouvelles d'Europe accomplirait, à notre avis, une tâche des plus difficiles, il est vrai, mais aussi des plus profitables au public.

Le lecteur canadien ne s'occupe si peu de la

marche des choses dans les provinces voisines, aux Etats-Unis, au Mexique, à la Californie, dans les pays du sud et de l'extrême ouest que parce qu'on lui en parle à peine. On attire son regard sur les événements de la vieille Europe: et il est de fait que plus d'un connaît mieux la question russe, anglaise ou française que la question américaine ou mexicaine.

Cela tient à plusieurs causes; on nous fera grâce de ne pas les donner. Cependant, il est bon que la chose soit signalée.

Suivant l'opinion d'un grand nombre, la cause de la civilisation est autant en jeu sur le continent de l'Amérique que par delà l'Océan Atlantique.

Les catholiques d'Allemagne viennent de tenir à Aix-la-Chapelle, leur congrès dans la grande salle des Empereurs.

Seize cents députés des associations catholiques de ce libre et heureux pays, dit le *Correspondant*, et plus de deux mille autres assistants y ont pris part.

Il y avait là des évêques, des professeurs, des hommes politiques, des membres des diverses assemblées délibérantes de Belgique et de Hollande. On y remarquait Mgr Nardi, auditeur de rote pour l'Autriche à Rome. Après avoir, sur la proposition de M. Jean Moëller, célèbre professeur d'histoire à l'université de Louvain, décrété la fondation depuis longtemps attendue d'une université catholique en Allemagne, l'assemblée a voté les résolutions suivantes que nous sommes heureux de rencontrer dans le *Monde* du 20 septembre et auxquelles notre plus complète adhésion est acquise.

"1. L'Eglise catholique n'oblige personne à une opinion politique quelconque. Elle se concilie avec toute forme et tout système politique qui n'est point en opposition avec les commandements de Dieu et les principes de la justice.

"2. L'Eglise catholique n'est ni l'appui du despotisme, ni l'ennemie de la vraie liberté et d'une légitime indépendance. Comme dans tous les siècles, elle rejete encore aujourd'hui toute domination arbitraire, qu'elle soit exercée par des princes, des parlements ou des partis.

"3. Les catholiques ne sont pas des adversaires du progrès politique; ils saluent avec joie toutes les réformes utiles à l'intérêt des peuples, mais ils rejettent consciencieusement toute violation du droit et abhorrent toute révolution, qu'elle s'appuie sur le suffrage universel, sur le principe des nationalités ou sur le soi-disant principe des faits accomplis.

"4. L'assemblée catholique réitère la protestation formulée à Munich l'année dernière contre la spoliation du Saint-Siège. Elle réclame pour le Saint-Père la pleine jouissance de son pouvoir temporel, tel que la divine Providence le lui a donné, et tel qu'il lui appartient en vertu du droit international et des traités, et elle professe solennellement les principes manifestés par les évêques réunis à Rome dans leur adresse à Pie IX.

"5. L'assemblée voit dans l'existence du soi-disant royaume d'Italie une victoire de la révo-

lution menaçante pour l'ordre européen tout entier; elle déplore donc profondément la reconnaissance partielle qu'il a obtenue et remercie les princes et tous les hommes qui s'y sont opposés.

"6. Pénétrés du plus profond amour pour la patrie allemande, les catholiques assemblés ici protestent contre cette calomnie, qu'ils ne sont pas de bons patriotes, eux qu'on rend suspects en leur jetant l'épithète d'ultramontains. Ils appellent le grand passé de Charlemagne en témoignage de ce que le dévouement au Saint-Siège n'a jamais porté préjudice à la grandeur et à la gloire de la patrie.

"7. Quoique l'unité de la foi soit le fondement le plus solide de l'unité politique, les catholiques ne voient cependant pas dans le schisme religieux de l'Allemagne un obstacle insurmontable à l'unité allemande, pourvu que les principes de justice et de véritable tolérance soient respectés dans tous les Etats et dans la patrie commune.

"8. Les catholiques assemblés à Aix-la-Chapelle, la vieille ville impériale aux frontières allemandes, déclarent crime toute tentative de morcellement de l'Allemagne, soit en faveur d'une puissance allemande, soit dans l'intérêt d'une puissance étrangère. Ils protestent contre tout projet d'exclure de l'Allemagne la maison impériale catholique, et abhorrent toute concession à l'ambition étrangère.

"9. L'assemblée catholique générale, considérant les embarras croissants du Saint-Père le pape Pie IX et ses besoins de jour en jour plus grands pour le soutien de sa dignité, déclare que le Denier de saint Pierre est une œuvre éminemment bonne dans les circonstances actuelles. Non-seulement le chrétien pratique par là le devoir de la charité chrétienne, mais encore il manifeste son zèle pour la sainte foi et son amour de l'Eglise et de la liberté. L'assemblée invite donc tous les membres des associations catholiques à continuer eux-mêmes le don du Denier de saint Pierre et à faire tout ce qui dépend d'eux pour engager tous ceux sur qui ils ont quelque influence à les imiter."

Le brouhaha d'admiration qui s'est fait dans la presse de Paris autour des *Misérables* a fait place au bon sens; la vérité commence à dominer le tumulte et à rappeler au triomphateur qu'il n'est qu'un homme.

Après M. Eugène de Mirecourt qui vient d'écrire une étude pleine de verve sur le livre de M. Victor Hugo, après le célèbre M. Proudhon qui a qualifié du même coup les *Misérables* de *Déplorables*, et les partisans de Victor Emmanuel de rêveurs, M. Courtat a publié un pamphlet où il a su avec beaucoup de piquant copier quatre vingt phrases des *Misérables*, et qui forment sous le rapport du style, la collection la plus étrange de bouffonneries, sérieusement écrites qu'il soit possible d'imaginer.

Nous extrayons pour l'édification de nos lecteurs une pincée de ces joyeusetés littéraires qui leur feront faire quelques onces de bon sang. D'ailleurs, il est bon qu'en Canada on sache réellement à quoi s'en tenir sur une œuvre que quelques-uns sont toujours tentés de croire un chef-d'œuvre tant qu'ils n'ont pas eu la coupable curiosité de la lire.

Tous les haillons de l'eau s'agitent autour sa tête.

Une populace de vagues crache sur lui.

Mais ces longs cils pleins d'ombre s'abaissent discrètement sur ce brouhaha du visage pour mettre le holà.

Toute la journée est une cave. Le soleil a l'air d'un pauvre.

Elle eût attendri un cœur de granit, mais on n'attendrit pas un cœur de bois.

Napoléon gênait Dieu.

Les forêts sont des apocalypses.

Paris est un Malstroem où tout se perd et tout disparaît dans ce nombril du monde comme dans le nombril de la mer.

L'entêtement des institutions vieilles... ressemble à la prétention du poisson gâté qui voudrait être mangé.

L'incubation des insurrections donne la réplique à la préméditation des coups d'État.

Il tapait sur le ventre aux catastrophes.

Détruisez la cave ignorance, vous détruirez la taupe crime.

Or, la logique ignore l'à-peu-près, absolument comme le soleil ignore la chandelle.

L'eau passait à travers ses souliers, et les astres à travers son âme.

Il est tout simple qu'un poêle (la colonne de Juillet) soit le symbole d'une époque dont la marmite contient la puissance.

Un volcan qui aboutit et jette son pus.

Faire cohabiter le pli du genou de son pantalon avec l'ampleur de la robe.

J'étudie tes pieds au microscope et ton âme au télescope.

Le fourmillement sauvage entrevit là les subites apparitions de l'invisible.

Les âmes sont punaises.

Il peut y avoir de la bonté dans le balai. Cette chiffonnière était une hotte reconnaissante. On croyait voir du vacarme pétrifié.

Gavroche fusillé taquinait la fusillade.

Toute la nature déjeunait; la création était à table.

Un égout est un malentendu.

L'ordure ôte sa chemise.

Cette sincérité de l'immondice nous plaît et repose l'âme.

Les tristesses étaient autant de servantes qui faisaient la toilette de la joie.

Quel est le résultat social de la vulgarisation des études classiques dans un pays par le trop grand nombre de colléges?

Nous avons envisagé la question dans nos dernières livraisons au point de vue individuel: nous la traiterons aujourd'hui sous un rapport plus élevé, celui dont on semble s'occuper le moins et qui cependant est le plus important.

La facilité donnée à tous de suivre les cours d'un collège ne rend pas que l'individu malheureux pour toute sa vie; elle tend en outre à encombrer des carrières exceptionnelles, à y jeter le malaise et la déconsidération, et à enlever aux classes inférieures ces éléments de force et d'équilibre dont elles ont tant besoin pour maintenir et faire respecter l'ordre.

Le bon sens, la raison enseigne que le très-petit nombre est appelé aux sciences, aux dignités, au gouvernement; vouloir y précipiter le grand nombre c'est préparer à l'ordre social ces catastrophes qu'on appelle revolutions, et qui se produisent de la même manière que l'apoplexie chez l'homme.

Dans l'un comme dans l'autre cas, l'équilibre se trouve rompu, et l'effort de la nature, pour rentrer dans l'ordre est souvent fatal pour une organisation déjà chancelante.

Considérez le spectacle qu'offre un pays où les institutions professionnelles sont fortement assises: chacun y mettant à profit le capital d'intelligence et de savoir, qu'il possède, cherche, non pas à déplacer, mais à agrandir le cercle de la sphère où la Providence l'a fait naître. Les besoins sociaux naissent régulièrement, hiérarchiquement même: pas d'explosion de ces tendances avides qui, trouvant la voie prise ou fermée, cherchent à s'en frayer une nouvelle et bouleversent tout pour y arriver. La nation marche sans secousses, dans la route d'un avenir lent mais sûr; le progrès rayonne également sur les premiers comme sur les derniers échelons de la société, et sa douce chaleur vivifie au lieu de brûler, féconde au lieu de tarir les forces vives qui se rencontrent sous son action.

Est-ce à dire que le gouvernement d'un tel pays sera tout et les individus rien? non; au contraire, c'est là qu'on ira s'inspirer des grands résultats auxquels on arrive par l'initiative large laissée à chacun. L'état sera le régulateur et le modérateur des professions organisées sous son contrôle; il empêchera que dans aucune de ces diverses hiérarchies on ne fasse naître des besoins ou des tendances funestes, soit par une instruction disproportionnée, soit par l'encombrement qui lui

arrive d'une hiérarchie inférieure, car c'est toujours d'en bas que part l'encombrement.

En même temps, il favorisera puissamment la profession, l'ordre, la hiérarchie, de telle sorte que chacune soit, comparativement, en possession d'autant d'honneurs, de considération et même d'action que celle qui la précède ou la suit immédiatement. Personne n'aura besoin de chercher ailleurs pour arriver à une position honorable; au bout du chemin que Dieu ouvre devant lui, le citoyen verra poindre l'aurore de tout ce que son ambition, ses talents et son activité peuvent lui faire convoiter.

L'instruction sagement distribuée suivant les besoins qu'elle doit satisfaire; l'action de l'état se prêtant harmonieusement à celle de la Religion dans cette œuvre importante: voilà à peu près les seules conditions de l'ordre social que nous venons de décrire.

Qu'on rapproche maintenant ce tableau de l'état actuel des choses en Bas Canada, et l'on se convaincra du peu de portée qu'ont eue les vues d'un certain nombre de ceux qui, officiellement ou moralement, se sont mis à la tête de l'instruction publique.

Il semble qu'on ait eu à tâche de faire du pays un territoire à grand hommes par la haute éducation que l'on veut donner bon gré mal gré aux classes pauvres: car, on n'ignore pas ce qu'il faut d'efforts surhumains, d'élan à tout rompre, de caractère à ces jeunes gens dépourvus de fortune pour arriver à se classer dans la hiérarchie où ils ne sont pas nés et qui les accueille comme des intrus.

Or, c'est ainsi que perce l'homme extraordinaire.

Parti de bas, il ne compte pas les obstacles qui lui barrent la route; il ne voit que le but et chacun de ses pas est une merveille d'audace, un saut de bonheur; ce n'est pas la fortune qui le mène: c'est lui qui lui a arraché son bandeau, lui a montré l'horizon du doigt et lui a dit:—Là!—

Personne ne niera que la haute instruction grise les jeunes têtes comme les têtes à cheveux blancs. L'ouvrier revenant le soir de son dur travail avec la subsistance de sa famille pour le lendemain, gémit sur sa condition et se demande si ses fils seront condamnés comme lui à essayer tout le poids du jour moyennant quelques écus. A ses yeux, ce passant en habit noir, à mains blanches, qu'il rencontre est mille fois plus heureux: il n'a qu'à travailler de la plume pour gagner sa vie:—Pourquoi mes fils ne feraient-ils pas comme lui, se dit-il?—Et si le collègue n'est pas loin, s'il n'est pas cher, si les études s'y font vite, le lendemain, les portes s'ouvriront et se fermeront sur un pauvre déclassé de plus. Que son métier soit honoré, qu'il puisse envoyer ses enfants à de bonnes écoles modèles et même à des écoles spéciales, que la haute éducation soit ce qu'elle doit être, qu'on ne l'entoure pas d'exemples et de tentations pernicieuses, et ce même ouvrier n'aura presque jamais la pensée qui lui vient si naturellement dans d'autres circonstances.

Chez un peuple où le bonheur même matériel des sujets est une des préoccupations principales des gouvernements, l'équilibre de toutes les classes doit être la condition suprême de l'ordre.

Or, nous avons vu que là où l'instruction est dispensée à chacun suivant son rang, et toutes les professions également honorables devant la loi et l'opinion, cet équilibre existe et la vitalité régné.

Pour peu que l'ordre de choses, dont nous nous occupons en ce moment, dure un peu, le jour n'est pas loin où l'on dira peut-être aux petits colléges et à leurs honorables patrons:

“Votre zèle vous égare, et vous faites le malheur de ceux que vous voulez rendre heureux; car vous agissez non d'après ce qui est, non d'après la règle générale, non d'après les besoins de la population, mais d'après de fausses notions, d'après des exceptions

“Vous supposez que les professions ont besoin de sujets; vous vous dites que souvent les hommes distingués sortent des rangs du peuple, et que tous ceux que vous allez recevoir et instruire sont des intelligences d'élite, des esprits fiers, de grands courages. En effet, vous en produirez; cela se peut; on n'en a pas encore vu; mais, pour un grand homme que vous aurez eu la gloire de tirer de l'obscurité, combien d'existences y aurez-vous replongées sans retour?

“Je ne parle pas des désespoirs que vous avez fait naître: heureusement la religion est forte dans le pays, mais combien de temps en sera-t-il encore ainsi?

“Par les besoins inassouvis que vous créez, par les nombreux éléments de désordre que vous ajoutez tous les ans à ceux qui existent déjà, croyez-vous que la foi canadienne, cette foi robuste que tout le monde cache, à la révolution qui se prépare? Notre état social est tel que cela peut se faire attendre beaucoup; mais au moment où tout éclatera, la société trouvera-t-elle des sauveurs dans ceux qui ont tout à gagner dans son naufrage et rien à perdre?

“Vous élevez les générations actuelles comme si l'univers devait venir recruter ici ses savants et ses hommes d'état, ou comme si dorénavant il ne devait plus y avoir en Canada que des classes riches, instruites, morales.

“Faites attention ajouteront ces mêmes personnes: ceci est grave: et si nous osons vous parler ainsi, c'est parce que nos principes bien connus et notre sympathie pour vous empêchent que nos intentions soient suspectes, que nos avertissements soient des injures.”

Les hommes qui ont tant soit peu étudié les conditions économiques d'un pays comprendraient que ces hommes plaideraient alors la cause de l'ordre, la cause de l'avenir d'une nationalité. De toutes les questions discutées par l'économie politique, celle là est donc en ce moment une des plus graves et des plus urgentes.

Le malheur veut que personne n'y prête grande attention: d'ailleurs, il est tellement inusité de voir, un petit peuple encore occupé de se multiplier, de s'étendre, de prendre racine au sol, menacé tout à coup des maux qui font trembler la vieille Europe sur ses bases depuis 60 ans! Cela doit surprendre, cela doit se heurter à des incrédulités, mais cela est.

Ceux qui croiraient encore aux avantages de la multiplicité des colléges n'ont qu'à ouvrir les yeux sur ce qui se passe autour d'eux, et étudier pendant une heure la *théorie des besoins* de la population du Bas-Canada. Car ce n'est pas au cultivateur, à l'ouvrier, à l'industriel de débattre ces profondes et difficiles questions; c'est à ceux qui au civil, comme au religieux, sont proposés à la garde de ses intérêts de le faire. Ils sont appelés à gouverner, et puisqu'ils gouvernent, tout acte de leur part doit être le résultat pratique de l'expé-

rience, de la science et de sérieuses délibérations. On ne se met jamais impunément à la tête d'un peuple.

Les besoins de l'homme, a dit un célèbre penseur, dépendent de sa nature, de son organisation physique et morale, et diffèrent suivant les positions où il se trouve.

C'est là une vérité économique que jamais on ne doit perdre de vue.

Ces besoins se divisent comme l'être humain en besoins du corps ou matériels, et en besoins de l'âme ou immatériels. Or, l'instruction est une des principales divisions de ces derniers.

Faudra-t-il en fait d'instruction publique semer indistinctement les maisons d'école et les collèges dans un pays, comme le grain que le semeur jette à poignées dans ses sillons béants? Ou bien, faudra-t-il prendre l'organisation sociale en considération et agir après avoir mûri son action dans l'étude et la réflexion?

Il ne s'agit plus aujourd'hui de laisser le peuple dans l'ignorance, pour l'empêcher d'abuser de la science: il faut accepter son époque telle qu'elle est, franchement et sans arrière pensée. Si le progrès a apporté des forces nouvelles, on doit reconnaître qu'il en est né des faiblesses correspondantes et il y aurait crime à repousser celles-là pour éviter celles-ci.

Il faut bien se rappeler que l'instruction est un des grands leviers et une des grandes sources d'abus dans le siècle où nous vivons; et, en économie sociale, abuser d'une chose avec de bonnes ou de mauvaises intentions, produit tôt ou tard des conséquences également désastreuses.

Donc, le besoin de s'instruire étant un des besoins principaux d'une population, il faut le satisfaire. Mais, en le satisfaisant, prenons garde d'éveiller dans les diverses couches de la société des appétits dangereux, des désirs hors de proportion avec les moyens de les assouvir.

Aux classes agricoles et industrielles, où le besoin n'est pas grand et où on ne demande que les éléments de la science, ne donnons pas les hauts mets de littérature et de philosophie qui doivent être réservés aux classes riches, aux classes privilégiées.

En donnant son aliment propre à un besoin, l'essentiel est de ne pas faire naître d'autres besoins plus grands. L'instruction élémentaire fournit à l'habitant, à l'ouvrier les moyens d'agrandir le cercle de ses connaissances, de pousser plus loin la perfection de son travail; lui ouvrir les portes d'un collège, c'est, dix fois sur une, lui faire abandonner son état et le lancer dans des carrières où il croira pouvoir contenter les nouveaux besoins connaître, de jouir et dominer, dont la science plus complète a développé le germe en lui.

Nous le répétons: l'équilibre est une des loix de l'ordre moral comme elle en est une de l'ordre physique: rompez l'équilibre et la perturbation a lieu, les ravages commencent, le désordre paraît; c'est la révolution. Rétablissez et maintenez cet équilibre dans les besoins et leur satisfaction, et de suite chaque chose renaît à l'ordre, à la vie qui lui est propre; et le vrai progrès continue cette marche lumineuse qu'il n'a interrompue qu'aux époques de barbarie, époques de perturbations et de désordres s'il en fut jamais.

En outre, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, il y a des grands propriétaires, des classes privilégiées qui ne s'anéantissent ou ne se laissent pas envahir sans résistances, sans tout ébranler. Pourquoi donc ne

pas respecter ces faits accomplis, indéniables, inhérents à tout ordre social, établi, par Dieu qui a fait les grands et les petits, qui a réglé les besoins suivant les capacités de chacun et qui a donné à tous les moyens de vivre heureux en se contentant de son lot?

Il y a des passions intellectuelles comme il y a des passions morales; les unes comme les autres ne doivent jamais être cultivées hors de saison. Développer outre mesure le désir de connaître dans les classes inférieures d'une société, c'est y faire entrer l'oisiveté, la recherche du bien être, l'avidité des richesses, et dans un pays représentatif, c'est donner naissance à la plus furieuse passion de toutes, l'ambition politique: aussi, est-il passé en dicton populaire que—les professions mènent à tout.

Pour résumer, voilà où doit aboutir forcément la généralisation des hautes études: faire d'une part le malheur de l'individu qu'elles entraînent hors de sa vocation; d'autre part, rompre l'équilibre professionnel de la société, créer partout le malaise, l'égoïsme, l'ambition d'arriver à tout par tous les moyens, et préparer enfin à la nation les plus mauvais jours et les plus sombres destinées.

La dévotion envers les morts n'est pas seulement l'expression d'un dogme et la manifestation d'une croyance, c'est un charme de la vie, une consolation du cœur; et de tous les retranchements que le protestantisme a fait subir à l'intégrité de la doctrine et du culte catholique, le plus étonnant et le plus inconcevable est sans contredit celui qui, en supprimant la prière et le sacrifice pour les fidèles trépassés, brise ce commerce sacré qui nous unit encore après leur mort à ceux que nous avons aimés pendant leur vie. On dirait que la religion prétendue réformée a voulu montrer par cette froide réforme qu'elle n'est pas la religion qu'invoque notre cœur. Qu'y a-t-il en effet de plus suave au cœur que ce culte pieux qui nous rattache à la mémoire et aux souffrances des morts? Croire à l'efficacité de la prière et des bonnes œuvres pour le soulagement de ceux que l'on a perdus; croire, quand on les pleure, que ces larmes versées sur eux peuvent encore leur être secourables; croire enfin que même dans ce monde invisible qu'ils habitent, notre amour peut encore les visiter par ses bienfaits: quelle douce, quelle aimable croyance! et, dans cette croyance, quelle consolation pour ceux qui ont vu la mort entrer sous leur toit, et frapper tout près de leur cœur! Si cette croyance et ce culte n'existaient pas, le cœur humain, par la voix de ses plus intimes besoins et de ses plus nobles instincts, dit à tous ceux qui le comprennent qu'il faudrait les inventer, ne fût-ce que pour mettre la douceur dans la mort et du charme jusqu'en nos funérailles. Rien, en effet, ne transforme et ne transfigure l'amour qui prie sur une tombe ou pleure dans des funérailles, comme cette dévotion au souvenir et aux souffrances des morts. Ce mélange de la religion et de la douleur, de la prière et de l'amour,

a je ne sais quoi d'exquis et d'attendrissant tout ensemble. La tristesse qui pleure y devient une auxiliaire de la piété qui prie ; la piété, à son tour, y devient pour la tristesse le plus délicieux arôme ; et la foi, l'espérance et la charité ne se rencontrent jamais mieux pour honorer Dieu en consolant les hommes, et mettre dans le soulagement des morts la consolation des vivants !

Ce charme si doux que nous trouvons dans notre commerce fraternel avec les morts, combien il devient plus doux encore lorsque nous venons à nous persuader que Dieu, sans doute, ne laisse pas ces chers défunts ignorants tout à fait du bien que nous leur faisons. Qui n'a souhaité, lorsqu'il priait pour un père ou un frère trépassé, qu'il fût là pour écouter, et lorsqu'il se dévouait pour lui, qu'il fût là pour regarder ? Qui ne s'est dit en essuyant ses larmes près du cercueil d'un parent ou d'un ami perdu : " Si, du moins, il pouvait m'entendre ! lorsque mon amour offre pour lui avec larmes la prière et le sacrifice, si j'étais sûr qu'il le sait, et que son amour comprend toujours le mien ! Oui, si je pouvais croire que, non-seulement le soulagement que je lui envoie arrive jusqu'à lui, mais si je pouvais me persuader aussi que Dieu daigne députer un de ses anges pour lui apprendre, en lui portant mon bienfait, que ce soulagement vient de moi : Oh ! Dieu bon pour ceux qui pleurent, quel baume dans ma blessure ! quelle consolation dans ma douleur ! "

L'Eglise, il est vrai, ne nous oblige pas à croire que nos frères trépassés savent, en effet, dans le Purgatoire, ce que nous faisons pour eux sur la terre, mais elle ne le défend pas non plus ; elle l'insinue, et semble nous le persuader par l'ensemble de son culte et de ses cérémonies ; et des hommes graves et honorés dans l'Eglise, ne craignent pas de l'affirmer. Quoiqu'il en soit, du reste, si les morts n'ont pas la connaissance présente et distincte des prières et des bonnes œuvres que nous faisons pour eux, il est certain qu'ils en ressentent les effets salutaires ; et cette ferme croyance ne suffit-elle pas à un amour qui veut se consoler de la douleur par le bienfait, et féconder ses larmes par les sacrifices ?

Qui donc ne se sentirait heureux de pouvoir se rattacher par un lien de fraternels dévouements à une institution qui aurait pour but spécial d'entretenir dans les âmes la mémoire des morts, et d'en faire sortir pour leurs souffrances un perpétuel secours ? Chaque famille, il est vrai, compte au moins chaque année un jour marqué par le trépas, qui revient pendant quelque temps raviver le souvenir des morts, et provoquer la prière en renouvelant les regrets. L'Eglise aussi a un solennel anniversaire où elle appelle la chrétienté toute entière au secours des fidèles trépassés ; mais qu'est-ce qu'un jour dans une année ? et combien encore laissent passer

ce jour du souvenir et de la prière dans des préoccupations où se perd la mémoire des morts ?

Ça donc été une bonne et salutaire pensée de consacrer un mois entier au souvenir et au soulagement de ces morts si tristement oubliés, et de réunir ainsi, par un lien plus ou moins étroit, toutes les âmes qui se vouent à ce service attendrissant.

Qu'on ne croie pas que cette pratique soit nouvelle dans l'Eglise : on retrouve chez presque tous les fondateurs d'ordres religieux l'usage de prier pendant 30 jours pour les membres défunts. Seulement, cette sainte et touchante coutume s'est régularisée un peu plus de notre temps en devenant plus générale. C'est ainsi qu'à Paris, par exemple, il s'est créé une société dite des *Dames Auxiliatrices des âmes du Purgatoire* consacrée exclusivement à cette œuvre de dévouement.

La ville de Montréal a le bonheur de compter un grand nombre d'âmes pieuses qui, elles aussi, se souviennent de ceux qui ne sont plus. Et le soir d'un jour de novembre, quand la pluie et le vent mugissent au dehors, si vous entendez la voix lente, lugubre, solennelle des cloches qui vibre à travers la tempête, rappelez-vous alors que l'Eglise vous demande une prière, un *De profundis* pour le soulagement de vos parents et amis qui vous ont devancé dans l'éternité.

Une touchante coutume s'est encore introduite dans nos églises, outre celle de sonner les glas de trépassés à huit heures de la veillée, c'est de tendre un autel de noir durant tous le mois de novembre, d'y faire brûler des cierges et d'y dire des messes à cette pieuse intention.

La dévotion aux âmes du Purgatoire est encore peu répandue, et déjà nombre de livres de piété ont été publiés sur ce sujet. Nous serons heureux pour notre part si ces quelques lignes ont pour effet de faire connaître et propager cette sainte pratique ; dans tous les cas, nous aurons essayé de démontrer à tous ce qu'il y a de touchant dans ce souvenir accordé par l'Eglise catholique à ceux de ses enfants qui sont passés à un autre vie.

L'Ordre a bien voulu croire que nous ne perdions pas notre temps lorsque nous appelions l'attention sur certains faits de notre économie sociale ; et, avec un empressement qui ne nous a pas surpris, son rédacteur-en-chef a donné à ce que nous avons écrit toute la publicité de ses colonnes. Mieux encore que cela, le même écrivain a traité la question dans ses numéros du 20 et du 22 octobre de manière à nous secourir puissamment.

Il a embrassé le côté le plus actuel du sujet et s'est demandé ce que pourraient faire dans le commerce et l'industrie toutes ces énergies perdues par le latin, si elles avaient été mieux dirigées et mieux inspirées. Il a rapproché avec beaucoup de bonheur et de vérité, sans toutefois exagérer son opinion, le mode d'instruction employé par nos compatriotes d'origine étrangère, et le

nôtre, ainsi que les résultats auxquels aboutissent les deux systèmes.

D'un autre côté, nous avons vu avec plaisir que l'*Institut Canadien-Français* va faire des moyens de remédier à l'encombrement des professions un de ses sujets de discussion publique : nous l'en félicitons. C'est par la combinaison de tous ces efforts qu'on arrivera à ébranler l'opinion publique, et à prévenir les plus funestes conséquences d'un mal qu'il est encore temps de prévenir à son origine.

Nous avons visité l'atelier de M. C. Catelli, rue Notre-Dame, près la rue St. Denis, et comme nous croyons être utile à nos lecteurs, nous leur en dirons quelques mots. M. Catelli a des statues de la T. S. Vierge et de St. Joseph qui font l'envie de toutes les Eglises par leurs dimensions et le fini du travail qu'elles présentent. L'une surtout nous a paru magnifique ; l'original est dû au ciseau du célèbre sculpteur allemand Verbech.

La section que nous pourrions appeler la partie religieuse de l'atelier de M. Catelli offre en outre des crucifix, des anges adorateurs, des anges supportant un bénitier, des *mater dolorosa*, et des statuettes d'un très-bon goût et qui font le crédit et la réputation du propriétaire.

Mais son entreprise capitale jusqu'à ce jour est la collection des douze Apôtres dont il a fait venir les moules d'Europe et qui ont décoré la première fois la délicieuse Eglise du Mont Ste. Famille. Il y a quelques unes de ces figures dont l'expression est vraiment belle et qui sont l'œuvre d'artistes distinguées. L'effet de ces douze statues colossales rangées tout autour du lieu saint est de bon goût et tout à fait nouveau en Canada. M. Catelli a eu là une heureuse idée ; nous l'en félicitons. Déjà, d'ailleurs on lui a fait de nouvelles commandes et nous avons pu admirer de près une collection, grandeur colossale, qu'il vient de terminer pour Sa Grandeur Mgr. de Kingston. Il possède une autre collection d'apôtres de grandeurs réduites, de quatre pieds. C'est une de ces dernières collections que l'écureur de Ste. Victoire, Messire Lemay, a eu la bonne pensée d'acheter pour l'Eglise de ce lieu.

La partie profane de l'atelier de M. Catelli est riche et très-variée, depuis les fleurs, corniches, pendatifs, etc., etc., jusqu'aux bustes et aux statues de toute espèce et de tous noms. Ses *Jardiniers*, ses *Esclaves*, ses bustes de Démosthènes, Cicéron, Homère, Socrate, Hippocrate, Shakespeare, Milton, etc., ont beaucoup de vogue et ce n'est pas sans raison.

M. Catelli a eu encore l'heureuse idée d'essayer la vente de bustes canadiens. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut admirer celui du hardi navigateur de St. Malo, Jacques Cartier, dû à M. N. Bourassa. Voilà un buste qu'on devrait voir partout. Nous avons beaucoup aimé un médaillon avec figure en bosse de feu l'honorable D. B.

Viger, qui sort également des mains habiles de M. Bourassa, et est d'une grande vérité et très-bien réussi. Il en est de même de celui de l'honorable L. J. Papi-neau.

Voilà en peu de mots le compte-rendu de notre rapide passage à l'atelier de M. Catelli. Nous souhaitons à ce Monsieur la continuation de ses succès dans une industrie où il déploie autant d'activité que d'intelligence.

CHRONIQUE MUSICALE.

Montréal, 12 Octobre, 1862.

Depuis notre dernière causerie musicale, chers lecteurs, divers événements affectant le sujet de notre chronique se sont passés au milieu de nous. Il y a déjà plusieurs semaines que les journaux ont annoncé le décès de l'auteur de la Cantate du Prince de Galles. Il semble que tout en reconnaissant les talents de ce pauvre Sabatier—eten déplorant sa fin prématurée on n'aurait dû ne pas oublier de faire aussi l'éloge du mérite moral de cet homme : aussi, nous sommes heureux de revendiquer pour l'*Echo* ce petit devoir de charité et de justice. Malgré de tristes événements, Sabatier a souvent et longtemps combattu le vice—il a souvent embrassé la vertu—chaque nouvelle chute ne témoignait-elle pas de la violence que se faisait cet homme infortuné. Espérons que Dieu qui connaît le fond du cœur—témoin miséricordieux des efforts généreux de cet âme affligée—lui aura pardonné des fautes plus souvent peut-être occasionnées par les entraînements d'une amitié funeste et perdue que par la dépravation d'un cœur pervers.

Quelques jours seulement avant sa mort, Sabatier léguait à ses amis pour dernier souvenir un chant sacré intitulé "*Sancta Maria succurre miseris!*" Puisse Marie, cette douce consolatrice des affligés avoir exaucé la prière que lui adressait son pauvre serviteur dans ce chant si touchant !

Succurre miseris,
Juca pusillanimes,
Refove flebiles.

Cette composition, dans le genre grave de l'auteur, présente une jolie mélodie et sera doublement intéressante par le triste souvenir qui s'y rattache. L'accompagnement en est très facile et le chant est à la portée d'une voix de Soprano ou de Baryton :—mise en vente chez tous les libraires de la ville, ainsi qu'au magasin de musique Boucher et Manseau :—le produit en est destiné à satisfaire les dettes que l'auteur aurait laissées à sa mort. Le prix en est de 25 cents.

La Société Oratorio donne de nouveau signe

de vie : elle est même très vivante,—M. le Professeur Fowler en a repris la direction : sa rentrée en charge paraît être très-populaire dans le monde musical anglais de notre cité—et a été signalé par un accroissement considérable de nouveaux membres à la société. Cette association, nous l'avouons franchement, a toutes nos sympathies : elle est sérieuse, et persévérante. On s'y rencontre... pour faire de la musique—mais nullement pour s'informer si mademoiselle sa voisine est couturière,—ce que fait son père... de quel métier est un autre, etc. On n'y boude point. Encore une fois, on est sérieux, on est complaisant,—on comprend la distinction entre une soirée musicale et une soirée sociale,—on veut faire de la musique, et on en fait. (*Aurons-nous jamais une Société Canadienne Musicale?*)—L'Oratorio exerce en ce moment la célèbre messe de Beethoven, en *ut* : nous avons eu l'avantage d'assister à une des premières répétitions de cette saison—et nous avons été très-agréablement surpris des progrès déjà faits par MM. les amateurs (au nombre de soixante environ) sous l'habile direction du Professeur Fowler.

M. Carter, de retour de son voyage d'Europe, a repris ses fonctions d'organiste de la Cathédrale Anglicane. Il se propose aussi de former une société chorale anglaise. Nous espérons qu'il continuera cet hiver ses concerts classiques inaugurés avec succès pendant la dernière saison.

Nous devons signaler l'arrivée parmi nous de M. le Dr. Pech, diplômé et gradué en musique de l'Université d'Oxford. Il est porteur des certificats les plus flatteurs de nombreux artistes Européens distingués : il nous a été aussi donné d'inspecter un magnifique volume de chants sacrés, composés par feu le Prince Albert, et qui lui a été présenté par son Altesse Royale, en reconnaissance de ses services habiles en sa qualité de directeur d'une des premières associations musicales de Londres. Ce monsieur s'occupe en ce moment de l'enseignement musical, aussi de la formation d'un orchestre et d'un chœur de chant pour l'exécution de musique populaire.

La nouvelle société pour la fabrication de pianos,—Craig et Cie,—s'organise rapidement. De nombreux capitalistes canadiens ont accueilli favorablement l'appel qui leur a été adressé. Très-prochainement on aura souscrit au petit nombre d'actions non encore retenues. D'autre part, l'intégrité, l'activité et la persévérance de M. Craig, jointes à l'expérience acquise depuis de longues années, assurent le succès complet de cette entreprise nationale. Nous en félicitons cordialement les actionnaires de cette nouvelle compagnie.

Nous recevions la semaine dernière de nos

éditeurs de musique canadiens, MM. Boucher et Manseau, un bijou en fait de romance, intitulé "*Loin de toi*"—et que nous allions tout bonnement déclarer *sans pareille*, n'était-ce la réception à l'instant même d'une autre Romance encore, intitulée "*Dieu, mon enfant, te le rendra*,"—(no. 3 de la Lyre Canadienne, publiée par ces Messieurs,) et qui nous place dans l'embarras le plus complet, quant à nous prononcer sur la supériorité de l'une ou de l'autre. Les paroles aussi bien que la musique des deux sont charmantes. Si "*Loin de toi*"—a déjà trouvé son chemin dans tous nos salons,—"*Dieu, mon enfant, te le rendra*," qui n'en est pas moins digne,—aura surtout sa place entre les mains des jeunes gens et des jeunes personnes de nos maisons d'éducation. Ces deux Romances sont uniques—tant par leur aimable simplicité que par la délicatesse du sentiment. Que chacun et chacune s'empresse donc de les ajouter à son répertoire.

Le dernier numéro de l'*Echo* annonçait un triomphe artistique dans la construction du bel Orgue de l'Hôtel-Dieu, par MM. Mitchell et Forté.

Cet instrument a été prononcé par les connoisseurs et d'habiles professeurs—le meilleur Orgue fabriqué en ce pays. Nous regrettons d'apprendre aujourd'hui que ces habiles facteurs—(compatriotes et coreligionnaires)—sont inactifs faute de commandes. Toutes nos églises catholiques sont elles donc pourvues d'Orgues. Quand donc remplacera-t-on la petite sérinette de l'Eglise St. Jacques,—les Harmoniums des Eglise St. Joseph et de Notre-Dame de Pitié, par des Orgues dignes de ces temples magnifiques ? L'occasion serait des plus favorables,—tant pour les contractants que pour nos habiles facteurs canadiens.

COCHEUS.

REMINISCENCES D'UN VIEUX TOURISTE.

LES MÉTAMORPHOSES DU FORGERON, OU NUL NE SAIT LE POIDS DU FARDEAU D'AUTRUI.

Au mois d'août 1820, nous voyagions, Paul et moi, dans l'île de Wight, non point en chaise de poste, ni même en diligence, mais comme l'année d'avant nous avions voyagé en Suisse, comme l'année d'après nous voyageâmes en Italie : à pied, le havresac sur le dos, le chef ombragé d'un vaste chapeau de paille, et tenant en main ce successeur moderne du bâton blanc des pèlerins, le bâton ferré des touristes. Du reste, nos longues cannes étaient aussi bien bâtons de pèlerins que de touristes ; car elles venaient, si j'ai bonne mémoire, de la Grande Chartreuse, et elles avaient déjà, depuis dix ans qu'elles parcouraient le monde avec nous, d'assez beaux états de service.

Un certain jeudi que nous étions partis de très-grand matin, pour éviter la chaleur étouffante du milieu du jour, nous cheminâmes, pendant deux heures, sur le sable fin et brillant que la marée descendante laisse à découvert. Comme des enfants, nous nous amusions à ramasser des coquillages et toute sorte de *frutti di mare* que le flux apporte sans cesse sur le rivage. Puis, quittant le bord de la mer, nous traversâmes le joli bois décoré du nom un peu ambitieux de *Parkurst-Forest*.

Nous avions mangé notre pain blanc le premier. Après ce doux tapis des grèves et ce dôme verdoyant des chênes et des bouleaux, tout-à-coup et au moment où le soleil de dix heures devenait cuisant, nous nous trouvâmes engagés dans une plaine où nous ne rencontrions guère d'autre ombre que celle que projetaient nos personnes. Nous marchâmes ainsi longtemps, activés par le désir de trouver un abri, bien que la fatigue nous conseillât de nous étendre dans un fossé et de dormir à l'ombre de nos blouses et de nos mouchoirs de poche qu'un peu d'industrie et l'aide de nos bâtons ferrés eussent facilement transformés en une *veranda* très-sortable.

Au moment où nous allions céder à la tentation, Paul, dont les yeux pourraient servir de lunette d'approche à un amiral, crut voir, au bout de l'horizon, ondoyer un peu de fumée... puis il découvrit un petit clocher, puis des arbres, puis des maisonnettes, tout un village.

En inclinant un peu vers la droite, et traversant deux ou trois champs "où nous faisons craquer sous nos pieds les tiges fermes et droites qui demeurent dans le sol, après la moisson," nous arrivâmes aux premières maisons du hameau.

Où ! le joli hameau ! Et quand j'y songe dans cette affreuse rue du Four où je suis aujourd'hui relégué, quand je songe à cet éblouissant été, tandis que la pluie, le vent et la neige font rage autour de ma fenêtre et chez mon voisin le grenier, quand je me souviens que j'avais vingt ans alors et que j'en ai soixante aujourd'hui, quand je cherche près de moi la main fraternelle de Paul et tant d'autres mains qui, si longtemps, ont pressé la mienne, quand au lieu de ces regards pleins d'ardeur, de ces fronts charmants, de ces bouches souriantes, au lieu de ces êtres dont l'amitié me fit, en dépit des orages, une vie si douce, quand je ne retrouve plus rien que des souvenirs, je me sens pris d'une tristesse...

Mais chassons la tristesse... Si j'ai tout perdu, ne me reste-t-il pas. Celui qui remplace tout et que rien ne remplace, Celui qui manque à tant de prétendus heureux, Dieu lui-même. Au lieu de verser des pleurs inutiles sur ce que je n'ai plus aujourd'hui, je veux me reporter à ces heureux temps où j'avais tout cela en abondance, et arriver à l'histoire de *master Howard*, que je puis bien m'appliquer à moi-même.

Donc c'était un charmant village que ce village où nous entrâmes. Au lieu d'être sottement alignées et serrées les unes contre les autres, comme des soldats au port d'armes, les maisons étaient jetées ça et là dans le plus agréable désordre. Chaque *cottage* nous apparaissait entouré d'un petit jardin fleuri, quelques-uns même d'un verger où les poules becquetaient, au milieu du gazon, les fruits tombés des arbres. Vous cherchiez des rues en ce village, et vous trouviez des allées de frênes et de hêtres. Au milieu de la place, il y avait un tilleul qui devait dater du temps de la conquête et dont les

fleurs embaumaient l'atmosphère à plus d'un quart de lieu à la ronde. Quelques maisons s'élevaient groupées à droite du tilleul, vis-à-vis d'un petit monticule sur lequel s'élevait la modeste église. Je dis modeste, parce qu'elle n'était ni grande ni très-ornée. Mais la pureté de son style saxon, quelques vitraux assez bien conservés, la riche couleur de ses pierres grisâtres qu'aucun badigeon n'avait souillées et que recouvrait seulement un beau manteau de vétusté : la mousse, les lichens, et un immense lierre où plus d'un oiseau posait son nid au printemps... tout cela faisait de l'humble édifice quelque chose de vraiment noble et touchant.

—Chère église ! dit Paul, que de générations catholiques ont prié sous tes arceaux et dorment dans le riant *church-yard* qui t'entoure, ce *church-yard* planté de roses et d'œillets, et où il semble que la mort n'ait plus cet aspect sinistre que lui donnent les ifs et les cyprès de nos cimetières suburbains ! Chère église, où pendant tant de siècles a reposé le corps de mon Dieu, chère église aujourd'hui veuve de ton maître, veuve de l'autel et qui ne contiens plus qu'une chaire de morale !....."

A côté de l'église, est une maison basse et assez longue, l'ancien presbytère sans doute. Maintenant le *vicariage* est une habitation beaucoup plus *stylish*, située dans une partie assez éloignée du bourg.

La fenêtre de cette maison basse était entre-bâillée. Il en sortait ce bruit incessant et un peu confus, ce concert discordant et pourtant si doux de voix jeunes et claires, ce qui trahit une école, non point une de ces écoles des grandes villes où les enfants sont si entassés qu'ils respirent à peine, où l'air leur arrive par des fenêtres placées à dessein trop haut pour qu'aucune distraction puisse pénétrer avec lui. Ici c'est quelque chose comme cette école rustique que notre Brizeux si bien chantée.

Un coup de vent—aidé peut-être du coup de pouce de Bill ou de Dick—fait que d'entre-bâillée la fenêtre est maintenant grande ouverte. La besogne quotidienne marche régulièrement ; les leçons s'apprennent avec ce bourdonnement joyeux et affairé que l'on entend près des ruches. Et cependant plus d'un écolier jette un regard furtif sur le clocher autour duquel tournaient les corneilles, et sur le lointain paysage... une belle rivière coule à pleins bords au milieu des prés et des collines, ces prés fleuris et ces collines boisées où, les jours de promenade, nos écoliers aiment tant à gambader.

Cependant, avant d'arriver là, nous avons traversé le bourg dans toute sa longueur. Pas une maison qui ne nous semblât déserte. Pas un habitant sur les portes. Pas un perron au-dessus duquel grinçât quelque enseigne, où seulement se balançât la branche de sapin ou le rameau de houx, cette enseigne économique des pauvres auberges. Nous avons pourtant terriblement besoin de nous reposer.

Devant la fenêtre de l'école, et bien abrité du soleil, était un banc de pierre inoccupé. Mettant nos sacs à terre, nous nous y installons sans façon, à moitié couchés sur ce dur matelas que nous trouvons délicieux et bénissant l'architecte inconnu de notre lit de repos.

Nous tirons de nos poches quelques douzaines de croquettes, que nous avons achetées le matin sur la grève, fraîches pêchées et fraîches cuites, puis un peu de pain

dur, et nous nous mettons en devoir de satisfaire en même temps la fatigue et la faim.

Même, pensant que ce *ronron* monotone allait durer toujours, nous allions nous pourvoir de nourriture intellectuelle, et chacun de nous extrayait de son bissac ladite nourriture sous forme de son volume de prédilection, lorsque tout-à-coup un grand silence se fit ; puis, au bruissement confus de cinquante jeunes voix succéda la voix grave et mâle du *magister*.

— C'est aujourd'hui jeudi, mes enfants, dit-il, le jour de l'histoire. Je vous l'ai dit souvent, un grand ennemi du bien, partout et toujours, c'est la routine. Vos livres contiennent sans doute d'excellentes choses ; mais, à force de les voir et de les revoir, de les lire et de les relire, vous finissez par vous y habituer ; ils ne font plus sur vous grand effet. Au contraire, une histoire que je vous raconte, non point une histoire inventée à plaisir, mais le récit d'un événement qui s'est passé sous mes yeux, ou que je tiens de quelque personne tout-à-fait digne de foi, cette histoire toujours contemporaine a grande chance de vous frapper, de vous intéresser, surtout, j'espère, de vous instruire.

Écoutez aujourd'hui " les métamorphoses de master Howard, le forgeron," ou " nul ne sait le poids du fardeau d'autrui."

Master Howard, vous vous en souvenez tous, mes bons amis, est mort l'année dernière. C'était certainement le premier forgeron de l'île : il employait cinq ou six ouvriers. Sa femme, qu'il avait perdue quelques années auparavant, fut toujours par sa charité l'une des providences du pays. Ses enfants sont établis : sans être riches, ils sont à leur aise. Howard passait, de son vivant, pour un des hommes les plus heureux de la contrée.

Il n'en avait pas toujours été ainsi.

A vingt-cinq ans, — il y a de cela une cinquantaine d'années, car Howard est mort à soixante-quinze ans — notre forgeron était déjà marié et père de deux enfants. Sa femme était la bonne et charitable créature que vous savez ; son fils et sa fille s'élevaient bien. Howard lui-même ne manquait jamais d'ouvrage. Pourtant il ne se montrait pas satisfait de son sort ; il était même assez porté à jalouser le prochain. . . . un vilain défaut, n'est-ce pas, mais hélas ! très-commun.

Un jour que la chaleur était accablante, comme aujourd'hui, Howard s'en revenait, vers les deux heures, d'une corvée qu'il était allé faire dans une ferme assez éloignée. Il s'était levé longtemps avant le soleil. Il avait travaillé dur depuis trois heures du matin jusqu'à une heure de l'après-midi. Fatigué, affamé, couvert de sueur, il passait près de ce joli bouquet d'aulnes où vous allez souvent vous ébattre, le dimanche. L'ombre des arbres se projetait sur la prairie ; une brise légère secouait le feuillage et en tirait mille bruits harmonieux, l'herbe était épaisse et du plus beau vert, et l'on entendait un petit ruisseau courir en babillant sur les cailloux.

Howard était trop harassé pour résister à l'invitation que lui adressait ce gentil endroit. Il s'étendit tout de son long sur le gazon ; il alla chercher au fond de sa poche une croûte de pain et un peu de viande et il mangea de grand appétit. L'eau du ruisseau qu'il puisa dans le creux de sa main était excellente. Plus délicieux encore étaient le repos après la marche et l'ombre après le soleil.

Au lieu de remercier Dieu de cette charmante ren-

contre, Howard se mit à réfléchir sur la vie dure qu'il menait depuis son enfance.

Voici à peu près quelles étaient ses pensées :

— On dit d'ordinaire que nul n'est content de son sort. Le fait est qu'il y a des gens bien difficiles. J'ai rencontré, l'autre soir, notre *squire*, M. Turnbull, dans son bel équipage. . . . un richard, s'il en fût, et qui a un si beau château, un si beau parc et de si belles meutes, sans compter son palais de Londres et des *villas* en France et en Italie. Eh bien ! le *squire* avait l'air soucieux, comme un homme préoccupé de savoir s'il aurait, oui ou non, de quoi dîner ce soir-là ! — Et notre docteur Gordon, le médecin le plus couru de tout le pays, et mistress Digby, la plus cossue de nos fermières, et le capitaine Firebrand, malgré son bel uniforme et son bel avenir, et tant d'autres pour lesquels la vie est couleur de rose, qui n'ont qu'à désirer une chose pour la voir apparaître aussitôt, ne les ai-je pas surpris cent fois, les uns et les autres, le visage triste, mécontent, ennuyé. . . . Quelle injustice envers la divine Providence ! Ne devraient-ils pas tous avoir sur les lèvres un sourire perpétuel ? A la bonne heure, un pauvre diable comme moi, qui travaille tant que dure le jour, qui ne sait comment il fera pour élever sa famille, pour peu qu'elle augmente encore, qui, après avoir sué sang et eau pendant un demi-siècle, n'aura d'autre ressource pour ses vieux jours que le *Work-House* ! Vraiment je suis bien malheureux et j'ai bien droit de me plaindre ! Que diraient-ils donc, s'ils étaient à ma place, tous ces gens que rien ne peut contenter ? Pour moi, si j'étais seulement comme le moins riche d'entre eux, je jure bien que je ne cesserais de remercier Dieu qui me traiterait si favorablement.

(La suite au prochain numéro.)

Nous empruntons le chapitre suivant à un excellent petit ouvrage, qui vient de paraître, dû à une plume bien connue et aimée des ouvriers. (1)

Conseils aux Apprentis et aux Ouvriers de tout âge.

L'époque de l'apprentissage est la plus importante dans la vie d'un ouvrier ; car c'est l'âge où le jeune homme est le plus susceptible des bonnes comme des mauvaises impressions ; de la conduite qu'il tiendra alors dépendra tout son avenir, c'est-à-dire son bonheur ou son malheur.

C'est ordinairement aussitôt après la première communion que l'ouvrier, encore bien jeune, entre en apprentissage : il sort de l'école, il a reçu les instructions du catéchisme, et n'a pas eu le temps de se pervertir avec les jeunes gens d'un âge plus avancé ; mais c'est alors que le danger commence, et qu'en bien peu de temps il peut perdre toutes ses bonnes dispositions à la vertu.

Rien ne peut être plus avantageux à un apprenti que de trouver un bon maître, qui non-seulement lui apprendra son état, mais qui lui servira lui-même de père par l'intérêt qu'il lui portera, et de modèle par la pratique des vertus chrétiennes.

L'apprenti qui a trouvé un pareil patron a trouvé un

(1) *Aux Ouvriers et à beaucoup d'autres, dévouement et vérité*, Paris, chez Maillot, libraire-éditeur, 15, rue Trouchet. 1862.

véritable trésor. Sous une aussi bonne direction, il deviendra un ouvrier habile et un honnête homme.

Aussi longtemps que durera l'apprentissage, il devra témoigner à son maître un grand attachement et une confiance entière, lui demander ses conseils et le satisfaire par sa docilité et l'application au travail.

Si un bon maître témoigne quelquefois de la sévérité, l'apprenti ne doit pas lui en savoir mauvais gré, et comprendre au contraire que c'est pour son bien.

L'amour du travail est une garantie de la bonne conduite de l'apprenti ; c'est surtout la fidélité aux devoirs de la religion qui préserve sûrement un jeune homme de ce qui peut l'entraîner au mal.

Quand un apprenti aura travaillé tout la semaine, il pourra se divertir honnêtement avec ses amis, mais il n'oubliera pas de s'acquitter d'abord envers Dieu de ce qu'il lui doit. Il se rendra exactement aux réunions d'apprentis dont il doit faire partie si elles existent dans le pays qu'il habite. Dans ces réunions, fondées pour les jeunes ouvriers, on reçoit l'instruction religieuse, on assiste à la messe, on fait de bonnes lectures ; après avoir ainsi sanctifié le dimanche, on peut délasser l'esprit et le corps par la promenade et les jeux qui n'ont rien de dangereux.

Après l'accomplissement des devoirs de religion, ce qui importe extrêmement au jeune ouvrier, c'est le choix de ses amis ou de ses compagnons.

Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es.

Qui se ressemble se rassemble.

Un jeune homme ne saurait vivre isolé : il lui faut des amis, des compagnons de plaisirs qui soient de son âge.

Du choix des amis dépendront les conversations, la nature des divertissements, et la conduite bonne ou mauvaise, c'est-à-dire le bonheur ou le malheur de la vie.

Il n'y a rien de comparable à un ami vertueux, il est fidèle à l'amitié, on le trouve dans la mauvaise comme dans la bonne fortune : il partage les douleurs comme les joies de celui qu'il aime, il ne donne que de bons exemples et de bons conseils qui fortifient dans le bien et éloignent du mal.

Avant de se lier d'amitié avec un de ses compagnons, le jeune ouvrier s'assurera d'abord de quelle réputation il jouit. S'il remarque que ses manières sont grossières, son langage immoral ; s'il apprend que sa conduite est peu réglée, il doit prendre la résolution de ne pas le fréquenter, ne serait-ce que dans la crainte de compromettre sa réputation. S'il avait l'imprudence d'en faire un ami, cette liaison produirait bientôt sur lui les effets les plus funestes.

Le vice n'est pas moins contagieux que certaines maladies.

Si beau, si sain que soit un fruit, on ne le placera pas impunément à côté d'un fruit pourri.

Qu'est devenu ce jeune homme qui donnait autrefois de si belles espérances ? Le plus distingué à l'école et dans l'atelier ; il a fréquenté des libertins qui l'ont détourné des ses devoirs ; il est ouvrier négligent, sans économie, mauvais époux, mauvais père de famille ; il brave aujourd'hui la honte et le mépris de tous les ouvriers honnêtes.

Une probité sévère et une économie bien mesurée sont la richesse de l'ouvrier.

L'argent mal acquis ne profite pas longtemps.

Si grand que soit le gain, les mauvais jours viendront,

et l'on ne trouvera alors que ce que l'on aura sagement économisé.

Calculez donc ce que vous gagnez, et faites en sorte que votre dépense soit moindre que votre gain ; déposez ce qui vous reste dans une caisse d'épargne.

Aimez par-dessus tout votre famille. Soignez la vieillesse de votre père et de votre mère, si vous n'avez pas eu chagrin de les perdre. Vous serez traité par vos enfants comme vous aurez traité vos parents.

Il n'est que trop commun aujourd'hui de voir des parents abandonnés dans la vieillesse par des enfants qui n'ont pour eux ni amour ni respect. D'où cela vient-il ? De la mauvaise éducation que les parents donnent aux enfants.

Élevez donc vos enfants avec le plus grand soin. Enseignez-leur de bonne heure l'amour et la crainte de Dieu. Donnez-leur toujours le bon exemple, ne faites aucune action, ne prononcez en leur présence aucune parole qui blesse la religion et les bonnes mœurs.

Il est horrible de penser qu'il y a des pères et mères qui engagent leurs enfants, après la première communion, à ne plus fréquenter les offices du dimanche, et à s'affranchir de tous les devoirs de religion. Dieu permettra qu'ils expient cruellement, dans leur vieillesse, le crime qu'ils auront commis en pervertissant eux-mêmes leurs enfants.

Si vous êtes bon époux et bon père, après les fatigues de la journée, votre délassement le plus doux sera de vous retrouver en famille.

Le dimanche, vous préférerez à toute autre distraction les joies de la famille ; c'est avec elle que vous ferez votre promenade et prendrez votre repas. Vous éviterez aussi les honteux excès de l'ivrognerie et de la débauche qui consomment le gain de la semaine.

Aimez votre patrie, soyez fiers de sa gloire, contribuez à sa prospérité, et pour cela observez les lois, respectez l'autorité de ceux qui gouvernent.

Cette patrie est la mère commune ; nous sommes tous ses enfants, elle doit à chaque citoyen aide et protection, aucun ne lui est étranger.

Celui qui accomplit ses devoirs envers la patrie peut sans injustice réclamer tous ses droits.

Fermez l'oreille aux doctrines de désordre de d'anarchie, leur triomphe est la ruine de la société, pour tous sans exception, aussi bien le pauvre que le riche.

Enfin, souvenez-vous avant tout que c'est Dieu qui a créé le monde, et que lui seul peut le conserver ; c'est lui aussi qui a fondé la société humaine, et elle ne peut subsister sans lui.

Les ennemis de la religion sont les ennemis les plus dangereux de la société, car sans religion, les lois humaines perdent leur plus grande puissance qui est dans la conscience ; il n'y a plus ni mœurs, ni probité, ni justice, ni amour des hommes entre eux.

L'amour véritable de la patrie est inséparable de l'amour de la religion.

Tout peuple civilisé doit avoir pour devise ces deux mots, et les inscrire à la tête du code de ses lois.

DIEU.—PATRIE.

L'abbé MARTIN DE NOIRLIEU.

Bibliographie:-- Histoire et Droit Romains.

Plus on étudie l'histoire, plus on est étonné de la place immense qu'y tient l'Empire romain ; c'est là qu'il faut

chercher la source des événements et l'origine des doctrines qui se disputent le monde. L'Empire romain n'est jamais mort; le droit qu'il a fondé et dont il a été l'expression définitive s'est perpétué dans les sociétés modernes, où il aspire à reprendre une suprématie absolue. Bossuet a porté ce jugement: "Si les lois romaines ont paru si saintes, que leur majesté subsiste encore malgré la ruine de l'Empire, c'est que le bon sens, qui est le maître de la vie humaine, y règne partout, et qu'on ne voit nulle part une plus belle application de l'équité naturelle." O puissance de la rhétorique! Si les lois romaines ont paru si saintes, ce n'est pas aux Souverains-Pontifes, qui ont combattu leur influence et ont protégé dans tous leurs actes temporels les coutumes, franchises et libertés locales que ces lois venaient détruire. Cette sainteté des lois païennes est au moins singulière dans la bouche d'un évêque. L'Europe chrétienne, qui a résisté au droit romain pendant mille ans, a donc manqué de bon sens! Bossuet, sans doute, ne parlait du droit romain que par ouï-dire; son exemple montre quel était l'engouement de son temps. La monarchie de Louis XIV, dont Bossuet était le plus fervent admirateur, se modelait en e et sur le Code théodosien. Cependant, l'histoire, avec ses enseignements, était là. Elle était là, mais fardée. On voyait l'antiquité à travers les poètes. L'histoire de l'Empire romain, dont M. Laurentie a publié les deux derniers volumes, nous peint au vif et dans un tableau saisissant cette civilisation qui a eu pour filles toutes les révolutions modernes (1). Le spectacle de la toute-puissance et de la folie humaines y éclate dans sa réalité la plus effrayante. Ce sont des faits; l'historien les met sous nos yeux. Tout est dans un mot, le césarisme.

Comment le monde en est-il arrivé à ce degré d'abaissement et de servitude? Tous les Romains étaient égaux devant César, comme les Russes le sont devant le Czar. Pouvoir infini du maître, annihilation infinie des sujets, tels sont les deux termes que la Révolution concilie par la doctrine de la souveraineté du peuple. La liberté républicaine de l'ancien Rome est une illusion des écrivains modernes. Les plébéiens voulaient l'égalité du droit et non la liberté. La loi des Douze-Tables consacre en partie cette égalité; plus tard, leurs réclamations et les émeutes qu'ils suscitent, partent du même principe et aboutissent à cette égalité parfaite des citoyens, qui est couronnée par l'établissement impérial. Rien qui ressemble aux idées de *self government* dans ce développement des passions et des intérêts populaires aux prises avec une aristocratie qui se défendait pied à pied. L'égalité devant la loi, le droit aux places, voilà le plébéianisme. Les républiques grecques présentent la même lutte. Elle est inhérente à l'état républicain dans l'antiquité. *Res publica, res communis* (communauté, communisme). Le communisme n'est que d'égalité absolue sous une règle commune. Toute cité tendait à la réaliser, parce que c'était le principe sur lequel elle était fondée. Qui s'y opposait? les anciennes familles, en possession de la richesse, de l'influence et des traditions. Aussi une guerre acharnée entre les différentes classes désola les cités grecques et la cité romaine. Le citoyen était astreint à une vie aussi dure, aussi réglementée que celle du moine dans son couvent. Il ne s'appartenait

pas; il appartenait à l'Etat. Il n'était rien par lui-même, aucun droit. Tombé entre les mains de l'ennemi, le citoyen romain perdait son droit de cité et ses biens; il était considéré comme mort. S'il revenait, les fictions légales ranimaient son droit d'une manière plus ou moins ingénieuse, mais qui attestait que sa personnalité était toute d'emprunt, et que, séparé de la cité, il n'était plus qu'une branche coupée de l'arbre et morte. Le citoyen primitif de Rome a-t-il le droit de tester? Non; il faut que l'héritier qu'il délègue soit accepté par la communauté. Est-il propriétaire? Non; le sol est à la communauté, qui ne livre aux citoyens que des possessions toujours révocables. A-t-il au moins une fonction stable dans l'Etat, une fonction qui lui assure l'indépendance? Non; toutes les fonctions sont gratuites et annuelles. Le Sénat lui-même n'est ni perpétuel ni héréditaire; c'est un va et vient des citoyens, qui y sont appelés ou en sont chassés par le caprice des partis victorieux.

Ces procédés ne sont pas ceux de la liberté, qui vit surtout de garanties personnelles et de stabilité sociale. L'hérédité des fortunes et la perpétuité des fonctions sont au contraire de l'essence du régime féodal, et fleurissent encore aujourd'hui en Angleterre. La féodalité repose sur la liberté. L'homme éclairé ne peut que tristement sourire à la vue de ces énergumènes d'égalité qui acclament une espèce de liberté qui engendre toutes les inégalités individuelles et sociales, parce qu'elle est l'expression de l'inégalité des mérites. Si deux hommes sont libres, il n'y a aucune nécessité pour qu'ils pensent et agissent de même. Un homme devient riche et un autre reste pauvre: tel est le produit de la liberté. Les lois républicaines ramènent l'égalité par les impôts, les confiscations et les partages forcés. Si les hommes sont libres, les plus riches se trouvent à la tête de la cité et s'y maintiendront par une coutume naturelle. Mais la loi d'égalité appelle la foule ignorante au gouvernement et annule l'influence aristocratique, qui est un produit de la liberté.

Le type de l'égalité moderne est en Russie. Un Russe, de quelque classe ou rang qu'il soit, n'est rien; général, un ordre le fait simple soldat et le relève général; seigneur terrien, un caprice l'envoie en Sibérie et confisque ses biens: accusé, il est jugé par une commission, sans défense, sans publicité, par une procédure occulte. Le Czar est souverain pontife, souverain législateur et souverain juge, comme César. Caracalla a déclaré tous les sujets de l'Empire citoyens romains; Alexandre II émancipe les serfs et les soustrait aux seigneurs. Qui en deviendra plus directement le patron? le Czar émanicipateur. L'égalité juridique sera absolue. L'empire russe marche à ses conquêtes poussé par le communisme slave. L'Europe ne s'en aperçoit pas. Niera-t-on l'identité du communisme et de l'égalité? Qu'on nous dise s'il y a un régime où l'égalité soit plus complète que dans le communisme? Il est donc certain que tout principe d'égalité tend au communisme; s'il n'y arrive pas, il y tend sans cesse; et cette tendance constitue un désordre permanent, parce qu'elle est en hostilité systématique avec l'ordre établi. L'égalité n'est possible que sous l'absolutisme d'un seul, absolutisme qui n'est pas la paix. L'anarchie des cités grecques est restée célèbre. Celle de l'Empire romain ne l'est pas moins. Considérez le paix de la Chine et de la Russie. Considérez ce que la Révolution donne à l'Europe méridionale. Il est dans la

(1) Histoire de l'Empire romain, avec une Introduction sur l'histoire romaine, par M. Laurentie, I. III et IV. Chez Lagny frères, libraires-éditeurs, rue Cassette, 12 Paris.

nature que le communisme étant impossible, tout régime qui y conduit ne soit qu'un régime d'agitation sans fin.

L'Angleterre s'est tenue en garde contre le communisme du droit. Les légistes y ont fait peur de tout temps. Dès 1372, sous Édouard III, un bill du Parlement interdisait les fonctions législatives aux avocats pratiquants. Les listes posaient en principe la souveraineté du peuple et la délégation de l'autorité souveraine par le peuple. Si le peuple est souverain, il peut tout. Alors, aucun droit individuel ne subsiste. Le pouvoir émané du peuple ne connaît plus de limites. S'il s'en crée par bonté d'âme ou par simplicité, ce seront des limites imaginaires, de ces promesses qu'on se fait à soi-même et qu'on tient si l'on veut.

Si au contraire le peuple n'est pas souverain, les individus sont souverains, et de leur initiative naturelle découlera l'ordre social. Le droit ne sera plus variable ; au lieu d'être établi par ordonnance, il résultera de la coutume. La liberté a pour corollaire le droit coutumier. Si l'homme est libre, s'il a en lui-même le principe de son action et de ses déterminations, il n'a pas besoin qu'une volonté étrangère lui désigne de façon de vendre, d'acheter, de tester, etc. S'il s'associe à ses semblables, c'est en vertu d'un droit, et il peut assurer l'immuabilité à l'association qu'il forme. Son droit ne lui est pas octroyé. Dans les pays de droit romain, le droit n'est qu'une délégation, une permission du souverain ; dans les pays de droit coutumier, le droit est inhérent à la personne et au sol ; la société y est fondée sur la hiérarchie des droits, et non sur la confusion de tous les droits sur la tête d'un seul. La féodalité et le césarisme sont les deux pôles opposés de l'ordre social : les peuples oscillent entre ces deux extrêmes. Pour nous, Français du dix-neuvième siècle, toutes ces idées sont contenues dans ces deux mots : Liberté égalité ! Ils sont dans toutes les bouches ; mais qu'ils sont loin d'être compris !

Le plus illustre publiciste de l'antiquité, Aristote, a signalé les points de contact de la démagogie et de la tyrannie. " Dans une démocratie absolue et dans la tyrannie, vous retrouvez mêmes mœurs, même despotisme à l'égard de la classe distinguée, même arbitraire dans les décrets du peuple et dans les ordonnances du tyran." (*Politique*, I, VII.) La conversion de la démocratie en tyrannie est un fait naturel, nécessaire. Les anciens l'ont reconnu ; ils n'ont pas commis la faute de confondre la liberté et la démocratie. Les modernes ne n'ont jamais de tomber dans cette faute ; ils abusent des anciens par ignorance. La liberté, dans l'antiquité païenne, représente tout autre chose que le *self government*. Appliquée à l'individu, elle signifie seulement que l'individu n'est pas esclave. C'est la distinction juridique des hommes en libres et en esclaves. Beaucoup de nos hommes politiques, et il y en a un grand nombre de ce genre parmi les catholiques, ne savent pas, lorsqu'ils se proclament fièrement et sentencieusement " homme libres," qu'ils invitent simplement le public à ne pas les confondre avec les noirs de l'Amérique du Sud. Politiquement, la liberté antique n'a rien d'individuel ; elle regarde uniquement l'Etat ; la liberté est l'autonomie, l'indépendance de l'Etat, de la communauté souveraine. Le citoyen n'a aucune liberté vis-à-vis de l'Etat ; il est esclave de l'Etat ; il est subordonné dans tous ses intérêts et dans toutes ses actions à l'utilité commune, c'est-à-dire à l'utilité de la communauté.

La communauté même ne subsiste qu'à cette condition ; de là cet axiome : *Salus populi suprema lex*. Axiôme qui est d'une rigoureuse exactitude, puisqu'à l'Etat seul appartient le droit, et que les citoyens ne sont que des instruments dans la main de l'Etat. La société chrétienne repousse cet axiôme du droit païen, et c'est depuis la Renaissance qu'il est rentré dans la politique. Il n'est que le principe communiste en action. Les anciens démagogues, en parlant de liberté, ne songeaient guère au *self government*. Salluste nous peint Catilina appelant ses amis à la liberté. Ce n'est pas la liberté qui manquait aux amis de Catilina. Et Salluste a soin de nous dire que cette liberté consistait à ne pas payer ses dettes et à s'emparer des richesses usurpées par les patriciens. La mot couvrait la guerre des pauvres contre les riches et signifiait égalité.

Les peuples modernes ne donnent pas un autre sens à la liberté. Certes, Arnaud de Brescia, Rienzi, Dante, en patronant si chaudement le césarisme, n'avaient pas pour but d'établir le *self government*. Dans leur pensée toute païenne, la liberté n'était que l'absolutisme de l'Etat, du peuple, et finalement de l'empereur, représentant l'Etat et le peuple. Les Jacobins français n'étaient pas des hypocrites ; c'est très-sincèrement qu'ils invoquaient la liberté, cette liberté de la Grèce et de Rome venue jusqu'à eux, à travers les livres des légistes, par une tradition ininterrompue. Le sentiment chrétien s'est révolté, l'honnêteté vulgaire a rougi. Païenne dans son essence, la Révolution parlait le langage païen, que tous les lettrés ne comprenaient pas. Pour les Jacobins, d'accord en cela avec toute l'antiquité classique, la liberté n'était que l'indépendance de l'Etat. Sans être forts logiciens, il ne leur était pas difficile de conclure que plus l'Etat serait puissant, plus il serait libre. De là à constituer l'Etat maître absolu des hommes et des choses, il n'y avait qu'un pas. Ce pas a été franchi. La France a été érigée en cité renfermant huit millions de citoyens, à l'imitation de Sparte, qui en avait neuf mille, d'Athènes qui en avait vingt mille, de Rome qui en avait trois cent mille. Ce chef-d'œuvre de la folie pratique était conforme à la raison des sages, des légistes, des financiers, des politiques, des littérateurs, des philosophes ! Le mouvement rétrograde imprimé à l'esprit humain par la Renaissance, nous replonge dans le paganisme. Faut-il s'étonner que les mêmes causes produisent les mêmes effets ?

La vérité scrupuleuse est celle-ci : c'est que la liberté est un cri de guerre, le cri des pauvres contre les riches des démagogues contre l'ordre établi. En France, la Révolution a confisqué les biens de la noblesse et du clergé, et les a donnés en pâture à ses adeptes. Et les libéraux d'aujourd'hui, que veulent-ils ? L'égalité. Les journaux qui représentent la masse du parti libéral, le *Siècle*, la *Presse*, l'*Opinion nationale*, balbutient le mot de liberté, en affirmant hautement celui d'égalité. La liberté pour eux est l'égalité. L'Italie est en proie à la liberté. Quelle est cette liberté ? L'égalité sous Victor-Emmanuel. Tous les droits et libertés, tant individuels que collectifs, sont anéantis. L'Etat seul sera tout-puissant. La liberté est logiquement synonyme d'absolutisme.

Le *self government*, le libre gouvernement de soi-même, est né directement du christianisme. Le christianisme a appris aux hommes que toute leur destinée ne s'accomplit pas ici-bas ; qu'attachés à l'ordre tempo-

rol des sociétés par certains côtés de leurs intérêts et de leur conscience; ils tiennent, par la meilleure et la plus haute partie d'eux-mêmes, à un ordre éternel et divin, but et espérance suprême de la vie. La distinction du temporel et du spirituel brise immédiatement le cadre de la cité antique et rend l'homme à lui-même, en l'arrachant à l'étreinte de l'Etat; elle lui restitue sa personnalité. Du principe que l'homme s'appartient, parce qu'il appartient à Dieu, sortent une foule de conséquences, par lesquelles, l'homme marquera son autonomie morale et se développera en présence de l'Etat et sans se confondre avec lui. Ce n'est plus désormais l'homme qui est né pour l'Etat, c'est l'Etat qui est créé pour l'homme. Il s'ensuit que l'Etat n'a que des attributions restreintes et limitées, qu'il ne peut arguer de son salut pour mettre tous les droits sous ses pieds, qu'enfin il est obligé de respecter les actes des particuliers, en tant qu'ils ne nuisent pas à la sécurité publique. Sur ce fondement que la conscience n'est pas dans le domaine de l'Etat, se sont édifiés et l'autorité paternelle, et le droit de propriété, et le droit de corporation, et le droit de voter les impôts. Tous les droits qui assurent la dignité de l'homme et la grandeur morale des sociétés viennent du christianisme; ils ont eu pour défenseurs infaillibles les Pontifes romains.

Aujourd'hui, l'Eglise est livrée en dérision aux peuples, parce qu'elle n'entend pas la liberté à la façon des démocrates de l'antiquité et des temps modernes. Et ce qui est étrange, c'est que bon nombre de chrétiens invoquent en sa faveur les circonstances atténuantes, et insinuent que le christianisme doit s'unir à la liberté. Est-ce à la liberté de le nier, ou à la liberté de le pratiquer? Il serait aussi raisonnable de préconiser l'alliance de la géométrie et de la liberté. Si les auteurs de ces formules commodes cherchaient à se comprendre, ils s'apercevraient bien vite qu'ils ne se comprennent pas du tout, ou qu'ils demandent, sans le vouloir, l'alliance du christianisme et du paganisme. L'antiquité grecque ne nous a pas légué la liberté. Et c'est vainement qu'on essaie de lui en reporter l'honneur. Les poètes grecs ont chanté le triomphe de leur pays sur les Perses dans les guerres médiques; ils étaient dans leur rôle, et nul ne songe à les blâmer. La liberté de l'homme, le droit personnel de se gouverner, n'étaient en cause ni à Marathon, ni à Salamine, ni à Platée. Les Grecs victorieux tenaient les quatre cinquièmes de leur population dans la plus dure servitude. Les Perses respectaient davantage les peuples vaincus; l'Asie ignorait l'esclavage gréco-romain. Le serviteur hébreu était libre; et aucun document ne nous montre la réduction de l'homme à l'état de chose, dans les grandes monarchies de l'Egypte, de la Chaldée, de la Perse. Le souffle théocratique y soutient le droit de la nature humaine. Il n'est pas douteux que le théisme des Perses ne fût un degré plus pur et plus élevé de religion que le matérialisme sensuel de la Grèce. Les littérateurs effarés se disent: Que serait devenue l'humanité si Xerxès eût vaincu? L'humanité ne s'en serait pas plus mal portée; elle aurait eu de moins une grande école d'immoralité. Car c'est par l'enseignement de la Grèce qu'on avait déjà corrompu Rome. La corruption est sœur du despotisme. Les Grecs se sont emparés de l'Asie sous Alexandre. Ils ont renversé d'anciens empires. Qu'ont-ils mis à la place? Des gouvernements de force et de hasard, pleins d'intrigues, d'ambitions, de guerres civiles, sans ombre de liberté

individuelle ou locale. Chaque général exerçait le pouvoir absolu, comme chaque cité l'avait exercé, du temps que les cités florissaient. Ce ne sont pas les rois perses qui ont exercé la plus grande persécution contre le peuple de Dieu, ce sont les rois grecs. L'athéisme est le plus intolérant de tous les systèmes; le monde l'a vu par les Grecs, par les empereurs romains, par la Révolution française: il le voit en ce moment par la révolution italienne.

A Rome, la notion de liberté est complètement absente. L'histoire ne nous en offre pas de trace. Les magistratures romaines sont annuelles et absolues. Elles sont l'exercice de l'*imperium*, qui, en s'incarnant, deviendra l'*Imperator*, le souverain absolu. Le temps de la magistrature fini, la responsabilité commencée. Consuls, Préteurs, Questeurs, Censeurs, Tribuns, ne se limitent entre eux que par des entreprises violentes, des émeutes. De là une guerre intérieure perpétuelle, une lutte de classe qui se termine par l'extinction du patriciat. M. Rossi avouait que plusieurs institutions romaines lui paraissaient incompréhensibles et contradictoires. Il ne faut pas attribuer à la législation romaine une fixité qu'elle n'eut jamais. Telle loi ne fut jamais exécutée; telle autre n'a duré qu'un instant: œuvre éphémère de parti. Elles n'étaient trop souvent que des actes de vengeance. Les sénatus-consultes avaient force de loi et obligeaient tout le peuple. De leur côté, les assemblées plébéiennes rendait des plébiscites qui avaient également force de loi. Comment la loi votée par un ordre de citoyens est-elle applicable à l'ordre qui n'y a pas participé? En Angleterre, la loi se forme du concours des deux Chambres et de la Couronne. A Rome, rien de semblable; c'est une prodigieuse anarchie, où chacun impose sa volonté aux autres. Le censeur épure le Sénat; le tribun met son veto; le préteur est le juge suprême. Ces hauts représentants du peuple romain ne sont soumis à aucune règle. Leur volonté est leur seule loi. A chaque crise, tous les deux ou trois ans, ou élit un dictateur. Cette dictature est l'absorption en une seule de toutes les dictatures particulières. Chaque magistrat est, dans son cercle d'action, un dictateur. L'idée de la dictature est inhérente au génie romain; c'est elle qui trouble et maintient la république. N'oublions pas, qu'au point de vue juridique, Rome est une communauté, que ses fonctionnaires seuls ont des droits, et que le citoyen, en tant qu'individu, est sans droit contre la cité.

La force était le droit, et les institutions n'étaient que les jeux de la force. Fondée par une troupe de bandits, Rome perpétue les principes qui lui ont donné naissance. C'est par là qu'elle a prévalu sur les autres peuples plus honnêtes et plus scrupuleux. Cette vie de brigandage inspirait aux hommes le mépris de la vie et de la mort, elle développait la subtilité de l'esprit et la férocité des caractères. La dictature est à tous les degrés; le citoyen, si nul devant l'Etat, se dédommage rentré chez lui. Là il est à son tour dictateur; sa famille est sa chose, sa propriété, de la même manière qu'il est, lui, la chose, la propriété de l'Etat. Voilà l'esclavage domestique déduit de l'esclavage politique. Le père de famille a le droit de mort sur sa femme et ses enfants; il les vend au marché. Il n'y a pas de distinction entre le fils de famille et l'esclave; l'esclave est de la famille au même titre que le fils. Leurs droits sont égaux devant la puissance dominicale ou paternelle.

Remarquez ceci : ce n'est pas le mariage qui fonde la famille romaine : au lieu de créer des droits pour la femme et pour les enfants, le mariage solennel, légitime, traditionnel, constitue esclaves la femme et les enfants. Les droits de famille ne reposent pas sur le sang. Ils reposent sur la puissance dictatoriale du père de famille. La paternité et la filiation naturelles disparaissent, pour ne laisser en présence qu'un père fictif et des enfants fictifs. Il fallait en effet une loi pour remplacer la nature : ce fut la loi de l'adoption. Les grandes familles se recrutaient par l'adoption. On conçoit cependant, la nature persistant malgré la loi, qu'une certaine tendresse animait le père pour sa femme et ses enfants, et pouvait, après tout, leur assurer, dans la plupart des cas, la dignité et le bonheur. Mais l'étranger acheté pour le service des champs ou de la maison, l'étranger prisonnier et tombé dans le butin, quel devait être son sort ? Pour lui, la dictature du père de famille était sans frein ; adouci d'abord par l'utilité qu'on avait de l'esclave, elle fut capricieuse et sans pitié quand le citoyen fut enrichi par la conquête du monde, et que, par la multitude des esclaves, la vie des hommes fut comptée pour rien.

Cette plaie de l'esclavage ne date pas de l'Empire. Elle était béante sous la République, et en parfait accord avec les mœurs et les institutions. Les cités grecques appliquaient les mêmes principes. Il est humiliant pour l'intelligence moderne d'avoir cru aux sentiments libéraux des Grecs et des Romains. Ce sont ces peuples qui ont organisé la notion de la dictature et de l'esclavage, et l'ont léguée aux générations dans les monuments d'une littérature exquise. Scrutez tous les incidents de la vie publique et privée dans l'antiquité classique, vous reconnaissez l'instinct dictatorial, le droit de chacun d'agir sur tous. Dans la société chrétienne, vous distinguez le droit de chacun d'agir sur soi, ce qui est le propre du *self government*. Dictature, *self government*, ces deux mots résument l'histoire.

Le droit de justice est le vrai signe du *self government*. Nous naissons juges et justiciables. Chacun apporte dans la société le devoir de coopérer à la reddition de la justice. Ce jugement par les pairs, ce jury national a été en vigueur chez les Hébreux et dans toute l'Europe chrétienne ; il est resté en Angleterre. Il y a à Rome des traces du jury pour les affaires civiles. Le tribunal des *centumvirs* était une liste de jurés. Mais de bonne heure l'élément dictatorial s'empare de la justice. Les consuls et les préteurs à Rome, les proconsuls et les présidents dans les provinces, ont la juridiction en toute propriété. Ils jugent seuls, sauf l'appel à César. S'ils ont des assessors, des conseillers, ceux-ci ne sortent pas de leur rôle consultatif. Le prince, héritier de la souveraineté du peuple, a toute la juridiction ; il la délègue, elle revient à lui par la voie de l'appel. Notre-Seigneur n'a pas appelé de la sentence de Ponce-Pilate. Paul, au contraire, refusait même d'être jugé par Festus et en appelait à César. Cette justice par commissaires s'est malheureusement introduite en France avec le droit romain. Elle y fut atténuée par l'hérédité des charges, qui rendit le magistrat indépendant du pouvoir en le soustrayant à toute crainte de révocation et à toute espérance d'avancement.

L'Empire romain porta à sa perfection la justice dictatoriale. Les meurtres innombrables dont il fourmille avaient un fondement juridique. Les empereurs

faisaient tuer qui bon leur semblait. Ils en avaient le droit. Juges suprêmes, ayant droit de vie et de mort, ils condamnaient qui leur déplaisait, et comme il n'y avait pas d'appel de l'Empereur à lui-même, l'exécution suivait immédiatement le jugement, qui, en vertu de l'autorité dictatoriale, avait pu être prononcé en l'absence de l'accusé. Par contre, le meurtre de César n'était pas censé un crime, il était censé la revendication de la souveraineté populaire, et le seul moyen régulier d'en finir avec l'oppression. C'est sous l'empire romain et dans le droit romain qu'éclate l'absence de toute liberté. Byzance, l'institutrice des nations modernes, est la mère de tous les despotismes. L'histoire éclaire le droit. Quelle vive lumière l'histoire de l'Empire romain ne jette-t-elle pas sur le droit ! et comme le droit explique cette histoire ! C'est offrir aux peuples la leçon qu'ils sont le plus dignes de recevoir, celle de l'expérience des siècles et de leur propre expérience. Ils sont troublés, remués de fond en comble par le mot de liberté, le sphinx de la démocratie moderne, mot redoutable, aliment des passions, arme des charlatans et des ambitieux. Le devoir des honnêtes gens est d'arracher ce masque et de donner le signalement des visages qui le portent. Nous avons pénétré dans la cité antique ; nous y avons reconnu l'image de cette liberté révolutionnaire ; nous l'avons suivie, à sa lueur sinistre, à travers les âges. Cette liberté embrase l'Europe. Nous disons aux hommes de bonne foi : Fuyez toute équivoque : la liberté est un mensonge. Il n'y a que deux libertés, la liberté païenne et la liberté chrétienne : en conscience, vous devez choisir. S'il hésitent, nous les renvoyons à l'histoire de l'Empire romain par M. Laurentie ; ils y apprendront ce que c'était que la liberté antique et seront peut-être mieux en mesure de juger la liberté moderne.

GOCCILLE.

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

PREMIÈRE PARTIE.

AUX PYRÉNÉES.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

I

LA FAMILLE ETOHEVERRY.

Dans une salle qui semblait appartenir à une grande ferme, la table était mise pour le dîner. Un jeune garçon, d'une quinzaine d'années environ, venait d'entrer en courant : il portait le béret et le costume basques, comme son frère ou son parent, beaucoup plus grand que lui, et qu'il tenait par le bras. Les autres membres de la famille étaient déjà réunis dans la salle, et une femme, jeune encore, s'entretenait avec un homme d'une taille assez élevée, qui pouvait avoir un peu plus de trente ans.

— C'est vraiment impossible ! disait ce dernier à celle qui paraissait la maîtresse de la maison.

— Oh ! je sais ce dont il s'agit ! s'écria le jeune garçon

qui venait d'entrer. Ma tante, ma chère tante, il y a plus d'un mois que je pense à cette partie ! Mais voilà bien mon cousin Paul ! dès qu'il est question du moindre plaisir, de la plus petite distraction, il s'oppose à tout ! Il faut bien se distraire, cependant, s'amuser un peu le jour de votre fête." Et Pierre, car c'était le nom du jeune Basque, cédant aux vives impressions de sa nature nerveuse, les larmes aux yeux, agité d'une bouillante impatience qui éclatait dans ses regards, se jetait au cou de sa tante Graciosa pour lui arracher son consentement... " Nous irons, chère tante, nous irons," répétait-il d'une voix tremblante et saccadée.

On eût dit que la vie de Pierre dépendait du refus ou du consentement de sa tante.

Plus le neveu de Graciosa grandissait, plus il ressemblait à sa mère, la sœur préférée et toujours regrettée de Graciosa ; plus aussi l'affection de cette dernière paraissait augmenter pour lui, plus aussi était-il porté à en abuser.

— Cher enfant, lui répondit-elle sans trop songer à ce qu'il lui disait, que tu ressembles à ta mère !"

C'était la faiblesse de ce caractère énergique et dévoué : le souvenir de ceux qu'elle avait aimés lui faisait oublier sa fermeté habituelle.

— Ma sœur, dit Paul, qui la voyait ébranlée, il y a vraiment danger !...

— Pour moi, repartit Pierre, je n'ai pas peur !

— Enfant, dit Paul avec plus de vivacité qu'il n'en montrait d'ordinaire, tandis qu'une légère rougeur colorait ses joues pâles, tu n'as pas peur ; mais as-tu jamais vu le danger en face ?

— Je ne demande qu'à le voir ! Tout le monde..."

Un coup d'œil de Graciosa l'empêcha d'achever sa phrase ; mais il était facile de voir qu'il allait établir une comparaison entre son courage et celui de Paul, à la manière dont il le regardait...

— Est-ce donc, continua-t-il, que je ne connais pas les rochers ?... Mais je vous proteste qu'il n'y a pas le moindre danger par le chemin que nous avons à prendre...

— Maman, dirent presque en même temps les deux jeunes sœurs, Marie-Maria et Germaine, ne lui refusez pas, le jour de votre fête ; ce pauvre Pierre, il tient tant à cette promenade !

— Cher oncle, reprit leur frère aîné Manoel, que Paul chérissait, donnez votre consentement, et maman consentira : vous êtes la sagesse de la maison, et Pierre....

— Et Pierre, continua Paul, ne pouvant s'empêcher de sourire, en est la gaieté !..."

Paul avait souri, et si Graciosa refusait difficilement à Pierre, Paul avait de la peine à refuser quelque chose à Manoel, qui, d'ailleurs, méritait bien cette préférence. Cependant Paul n'avait pas dit oui.

— Mon cher oncle, tout ce qui afflige Pierre m'aff-

lige ; voyez comme il est triste ! Lui refuser, c'est me refuser ! Ah ! dites un mot, je vous prie, un seul mot !

— Un mot ! un mot est quelquefois une grande imprudence ! Souvenons-nous du cerisier, mon cher Manoel !...

— Toujours ce cerisier ! s'écria Pierre. Si je pouvais l'arracher ! Mais il est là, toujours là, planté au milieu du verger, pour fournir un argument à ceux qui veulent tout me refuser."

En effet, ce memento revenait souvent dans la famille. C'était une allusion à une chute fort dangereuse que Pierre avait faite, quelques années auparavant, du haut d'un des plus beaux cerisiers du verger, où son humeur aventureuse et aussi le désir de cueillir des cerises pour ses cousines l'avaient fait grimper, malgré la défense de Graciosa. Un doigt levé vers cet arbre, un mot qui rappelait cette aventure, telle était la réponse qu'on faisait le plus souvent à ses demandes, quand elles semblaient téméraires. Ce cerisier était comme un témoin à charge qui déposait contre le jeune imprudent.

— Ah ! ne parlons pas de cette horrible chute ! dit Graciosa ; je le vois encore tout meurtri ! J'ai cru le perdre, mon Pierre !...

— Mais, ma tante, il y a quelques années de cela, et je vous promets d'être si prudent, que vous n'aurez rien à me reprocher !"

Pierre s'était emparé de Graciosa, Manoel de Paul ; Graciosa et Paul cédèrent, et l'excursion fut fixée au lendemain.

— Quel bonheur ! s'écria Pierre. Merci, mère."

Et il embrassait Graciosa, et Manoel serrait la main de son oncle. Quand Pierre donnait ce nom de mère à Graciosa, il semblait, en effet, à celle-ci qu'elle avait deux fils, tant était vive son affection pour l'enfant qu'elle avait élevé.

— Si vous saviez, mère, poursuivit-il, la charmante promenade que nous allons faire ! Je ne parle pas des rochers, que vous connaissez, mais une caverne, une cascade !...

— Une caverne ! une cascade ! reprit Marie-Maria et Germaine, un peu effrayées de leur bonheur. Il n'y a donc rien à craindre ?

— Rien ! dit Pierre.

— Mais, Paul, qu'en dites-vous ? reprit Graciosa.

— Je l'espère.... Cependant, il est toujours sage, dans les Pyrénées, d'emporter un fusil, et je prendrai le mien."

Paul, qui ne voulait pas contrarier Manoel, ne disait peut-être pas toute sa pensée. Graciosa comptait sur la prudence de Paul, et ce fut en riant qu'elle alla chercher deux fusils pour les remettre à Pierre et à Manoel.

— Tenez, mes enfants, leur dit-elle, voilà vos deux premiers fusils, et vous les emporterez aussi."

Ces fusils avaient appartenu au père de Manoel.

Manoel, comme tout adolescent, fut charmé du cadeau ; mais Pierre sauta de joie.

—Un fusil, un fusil ! s'écriait-il. Oh ! que je voudrais rencontrer des brigands !

—Tais-toi donc, Pierre ! lui dit Manoel à voix basse, tu vas faire peur à notre mère et à nos sœurs."

Mais Pierre mettait en joue jusqu'aux vieux portraits de famille qui ornaient la grande salle où l'on était réuni pour le dîner.

Pan ! patapan ! pounpan ! s'écriait-il, je suis sûr que je ne manquerais pas un coup..."

Après le dîner, Paul emmena les deux cousins dans le verger. Ils eurent l'inexprimable bonheur de charger leurs fusils sous sa direction, et de viser, avec un certain succès, un but qu'il leur fixa sur un arbre isolé.

—Allons, Manoel, feu !" cria Paul.

Manoel mit une fois dans le rond, mais il manqua la seconde fois.

" Pierre, à ton tour, feu..."

Pierre mit trois fois de suite dans le même rond ! Nous renonçons à dépeindre sa joie et son orgueil. Il ne voyait plus d'obstacles devant lui, et il n'aurait pas craint de rencontrer, dans ce moment-là, toute une bande de voleurs.

La nuit vint cependant, et il fallut renoncer à ce délicieux exercice du fusil ; Pierre soupirait en suspendant son arme dans sa chambre ; si on l'eût cru, on aurait accroché une lanterne à l'arbre, et l'on aurait tiré toute la nuit à la lumière.

—Pourquoi nous coucher ?" disait-il au moment où la famille se sépara pour aller prendre le repos, dont Pierre, toujours agité, toujours debout, avait besoin plus que personne.

—Eh ! Pierre, reprit Manoel, pour nous lever demain."

Pierre aurait volontiers répondu qu'il était las de ces heures régulières et de cette vie si bien ordonnée qui lui paraissait déjà monotone et vulgaire, quoiqu'il ne se rendit pas bien compte de toutes ses impressions ; mais il pensa à l'excursion projetée, et ne voulut mécontenter ni Paul ni Graciosa.

Pendant que la famille dont nous venons d'entrevoir l'intérieur se prépare, par une nuit de repos, aux fatigues du lendemain, nous donnerons ici quelques détails nécessaires à l'intelligence de cette histoire.

On aurait pu, à la lumière d'un beau clair de lune qui venait de dissiper les nuages, mesurer du regard l'habitation où elle se trouvait réunie, habitation rustique, assez grande pour ressembler à un manoir. Située sur une éminence, à droite d'un joli village des Pyrénées, cette habitation, fort ancienne, bâtie entre deux bouquets de grands arbres, regardait d'un côté le village ; dernière ses murailles s'abritait un beau verger, puis des vignes, des champs de maïs, des prairies, qui s'étendaient

jusqu'aux pentes des hautes montagnes, dont la cime pointait dans le lointain.

Sans faire ici une description minutieuse de ce qu'on appelle un *domaine* dans le pays basque, c'est-à-dire une propriété de cultivateurs aisés, nous croyons en avoir assez dit pour donner une idée de l'importance qu'avait celle-ci, surtout si l'on songe aux bestiaux nombreux qui ajoutent toujours à la valeur de ces propriétés, et qui remplissaient les écuries et les étables.

Les mœurs du pays basque sont encore très-patriarcales. Dans la partie même de cette belle contrée qui appartient à la France, on retrouve les coutumes les plus antiques. Ainsi, pour maintenir la famille, l'aîné, garçon ou fille, hérite seul du patrimoine de ses ancêtres, qui n'est point partagé, et cela du consentement de tous ; on économise sur le revenu pour faire la part des plus jeunes membres de la famille ; lorsqu'il n'y a pas de garçon, la fille aînée qu'on appelle l'*héritière*, si elle se marie, conserve son nom de famille et le donne à celui qu'elle épouse : on évite enfin, par tous les moyens possibles, la division de la terre et des héritages, et l'on s'efforce de maintenir, dans ces familles de simples cultivateurs, les anciens noms, monuments des vieilles races.

La famille de Graciosa était un type de ces races traditionnelles. Veuve de bonne heure, elle avait pris courageusement en mains le pouvoir, et, avec un frère de son mari, Paul, demeurant célibataire, était resté, suivant la coutume basque, dans la maison paternelle, elle avait élevé son fils aîné, Manoel, à peine âgé de six ans à la mort de son père, et qui portait ce nom parce que son parrain était Espagnol, Marie-Maria, douce répétition que l'on rencontre souvent dans les noms de baptême du pays basque, et Germaine, enfin son neveu Pierre, orphelin, du même âge que Manoel, et dont on a déjà pu remarquer l'humeur impétueuse.

Décidée, dès le premier jour de son veuvage, à ne jamais se remarier, Graciosa Echeverry, ou Gracieuse-Graciosa, comme on l'appelait encore, remplit tous les devoirs que lui avait imposés la Providence.

Quelques années après la mort de son mari, un jour son beau-frère le curé, François Echeverry, entre chez Graciosa, qui était seule, elle pleurait, les yeux fixés sur la place de l'*absent*. " Eh ! qu'avez-vous, ma sœur ?— Hélas ! mon frère, je n'ai jamais pu m'accoutumer à cette place toujours vide !—Il est mort en chétien, il est donc avec Dieu, et il nous voit, il nous aime encore, dit le curé.—Oh ! oui, je le crois, je le sens, reprit Graciosa ; mais je le cherche toujours !..."

Souveraine toujours respectée, Graciosa, avec Paul, son beau-frère, avait très-bien géré le domaine, dont Manoel, l'aîné de ses enfants, était l'héritier. Ceci ne l'empêchait pas d'économiser pour les dots de ses filles, et d'acheter, avec une somme dont Pierre avait hérité,

des bestiaux qui devaient être la seule fortune de son neveu ; car, dans ces familles de cultivateurs basques, les bestiaux sont toute la ressource des frères cadets ou des cousins, qui, n'étant pas propriétaires, vivent en commun avec leurs proches, et ont le droit, en retour des services qu'ils leur rendent, de nourrir sur les terres de ceux-ci les bestiaux qu'ils possèdent.

C'est ainsi que cette mère vigilante, cette parente dévouée, s'occupait de l'avenir de ses enfants et de son neveu, qu'elle aimait à l'égal de ses enfants ; car elle avait reporté sur lui l'affection qu'elle avait vouée à la mère de Pierre, la préférée de son cœur, cette sœur qui, en mourant, lui avait légué son nouveau-né. Graciosa l'avait nourri de son lait en même temps que son Manoel. Les deux cousins, qui avaient eu la même nourrice, presque le même berceau, avaient grandi en s'aimant. " Sans toi, disait le doux Manoel à son ardent cousin, je n'aurais pas de frère ! " Et la petite Marie-Maria, quoique plus jeune, se mêlait à leurs jeux. De bonne heure Manoel avait décidé qu'elle serait la femme de Pierre ; mais celui-ci naturellement préférait mille fois Manoel à sa cousine, qui n'aurait pu grimper ni dans un arbre ni sur un rocher.

La jeune famille croissait ainsi autour de Graciosa comme ces touffes de violettes que l'on trouve réunies sur les pentes moussues des rochers, dans quelque sentier, et qui semblent ne devoir jamais être séparées ; mais, hélas ! des promeneurs, des touristes, ces gens sont sans pitié, surviennent ! Ils font butin de toutes ces violettes odorantes et les emportent à la ville ! On ne reverra plus les fraîches et suaves fleurs au champ qui les a vues naître !

Graciosa ne craignait ni séparation ni dispersion de ce genre, dans sa petite famille, dans le bouquet charmant qu'elle avait formé près d'elle, et qu'elle voyait s'épanouir avec ces belles années de l'adolescence qui commençaient alors pour les deux cousins. Manoel, à l'époque où nous arrivons, avait quinze ans, Pierre quelques mois de moins, Marie-Maria et Germaine les suivaient, à une distance de deux ou trois ans, dans cette voie fleurie de la jeunesse, paradis si désiré par l'enfance, sitôt perdu, où l'on ne craint ni orage ni malheur, où l'on est maître du présent et de l'avenir, où le soleil est toujours brillant et le ciel toujours bleu.

On aurait pu croire qu'il n'y avait point de place pour l'ennui et les vagues aspirations à un avenir inconnu, dans la vie toujours active que Graciosa faisait à ceux qui l'entourait. Le domaine, nous l'avons dit, renfermait des bestiaux nombreux, dont Manoel et Pierre s'occupaient déjà des chevaux qu'ils élevaient, et qui réunissaient à la vigueur des races françaises la légèreté espagnole. Déjà les deux cousins avaient leurs chevaux favoris qu'ils montaient avec beaucoup de grâce. Monter à cheval, ce fut un grand bonheur pour Pierre !

Les arbres et les nids d'oiseaux furent oubliés à dater du grand jour où il devint cavalier !

Cependant, malgré l'affection qu'elle lui portait, Graciosa elle-même s'effrayait quelquefois de l'exaltation d'esprit qui poussait son jeune neveu à changer sans cesse de goût et d'enthousiasme. Peu de temps après sa première communion, Pierre était allé trouver le curé de la paroisse, l'oncle de Manoel : " Vous me ferez commencer le latin, lui dit-il, vous me refuserez pas cela, mon cousin ! Et puis, après, j'entrerai au petit séminaire.—Tu veux donc te faire prêtre, mon garçon ?—Oui, mon cousin."

Pendant quelque temps, Pierre réussit assez bien dans l'étude du latin. " Quel bonheur ! disait-il au curé, je pourrai entrer au petit séminaire ! " François Etcheverry lui-même espéra qu'un jour Pierre lui succéderait dans la paroisse ; mais la vivacité du sentiment religieux qui semblait avoir parlé au cœur de Pierre venait seulement de ce que tous ses sentiments étaient vifs : sa vocation ecclésiastique disparut le jour où il monta à cheval pour la première fois.

Et cependant de quelle excellente et pieuse population Pierre n'était-il pas entouré ? Que le dimanche était beau dans cette petite paroisse située au pied des Pyrénées ! Le village, bâti en amphithéâtre, était couronné par sa blanche église, qu'on apercevait de tous côtés ; on y arrivait par quelques marches taillées dans le roc, et chacun se plaisait à contempler la pointe fine et hardie de son clocher bleu. On pouvait appliquer à cette église, sur laquelle se portaient si souvent les regards de l'homme des champs, ces paroles de l'hymne sacrée : *in labore requies* ! Un tertre richement gazonné et planté de beaux arbres, qui avaient abrité bien des générations, s'élevait à côté de l'église ; c'était là qu'après la messe du dimanche le village se trouvait tout entier réuni ; car, dans cette contrée bénie, les villageois regardent comme un malheur et une honte de ne point aller à la messe le dimanche ; ils ne croient pas qu'on obtienne de plus belles récoltes en ne priant pas Celui qui a créé le blé, la terre qui le reçoit, la pluie qui l'arrose et le soleil qui le mûrit ; le laboureur ne rapporte pas tout à sa charrue, et il ne matérialise pas les bienfaits de Dieu.

Cependant Pierre savait étudier et réfléchir dans l'occasion, mais son imagination et son orgueil l'emportaient. Histoire, langue française, arithmétique même, il avait déjà, vers sa quinzième année, fait plus qu'effleurer ces connaissances avec le curé son cousin, qui s'occupait de lui et de Manoel. Il fallait l'entendre dire au curé d'A... , ce joli village où il commençait à trouver la vie triste et vulgaire au milieu des siens : " Mon cousin, enseignez-moi tout ! oui, tout ! " Que cherchait Pierre ? que semblait-il chercher au moins ? des issues pour sortir de cette calme et heureuse existence que Dieu lui avait faite près de son Manoel. Un régiment traversa un

jour le village, pendant six mois Pierre n'eut que la trompette dans les oreilles, et il voulait être soldat : comment ne serait-il pas devenu général ?

Le caractère de Manoel et de son oncle Paul formait le contraste le plus frappant avec celui de Pierre.

Pieux, doux, modeste, sans autre ambition que celle de vivre dans le *domaine*, comme ses pères, Manoel songeait surtout à rendre Paul aussi heureux que possible : c'était là sa pensée de tous les jours, de tous les instants. Ce n'est pas que l'énergie manquât à son excellente nature ; mais ce qui lui convenait le mieux, c'était de se montrer sous cette douce force de la bonté.

Paul, d'une piété profonde dès sa tendre enfance, avait été élevé au petit séminaire du diocèse ; il s'était destiné sérieusement au ministère des autels. Là il aurait trouvé le bonheur ; mais, pendant les vacances qui suivirent son année de rhétorique, il vit Graciosa, sa cousine, chez le père de celle-ci, et, venu pour quelques jours seulement dans le bourg de B..., où demeuraient ses parents, il semblait ne pouvoir plus les quitter. Graciosa était d'un naturel aimable et gai, et l'accueil qu'elle faisait à Paul le charmait. Il se laissait aller au courant des douces journées qu'il passait auprès d'elle, sans le compter, lorsqu'à sa grande surprise il vit arriver son frère Germain : un mariage était arrêté depuis six mois entre lui et Graciosa. On l'avait tenu secret, de peur qu'il ne vint à manquer. Dès que Paul apprit cette nouvelle en voyant son frère, il évita de se rencortrer seul avec Graciosa, et l'on put remarquer chez lui une profonde tristesse qu'il cherchait en vain à cacher. Que s'était-il passé dans le cœur de Paul ? Jamais il ne le dit à personne ; mais il ne retourna point au séminaire, ne se plaignit pas, ne murmura jamais, et il se voua à cette vie d'abnégation qui est celle des frères cadets dans les familles basques. Sans doute il ne se croyait plus assez détaché des affections de ce monde pour se consacrer au ministère des autels, et il voulait marcher dans l'humble voie où il se trouvait placé par la Providence.

À la mort de son frère Germain, en présence de Graciosa devenue veuve et libre, il ne chercha point à changer la résolution de sa belle-sœur. Il la respectait trop pour combattre ce sentiment de fidélité qui survivait à celui qu'elle avait perdu, et, d'ailleurs, il n'avait rien à espérer d'un caractère aussi ferme que celui de Graciosa ; il est probable qu'elle avait les sentiments secrets du cœur de Paul ; car, surtout depuis son veuvage, elle lui montrait une froideur qui devait lui ôter toute espérance, et qui fut pour lui une nouvelle épreuve.

La préférence même qu'elle avait toujours eue pour Pierre contribuait souvent à élargir une ancienne blessure ; aussi la sévérité quelquefois excessive que Paul montrait à celui-ci était peut-être son unique imperfec-

tion, et le symptôme d'une jalousie qui, sans doute, s'ignorait elle-même.

C'est ainsi que, dans les familles les plus heu- res, il y a toujours des blessures cachées, et même sous ce ma- noir rustique abrité au pied des Pyrénées, dont les plus jeunes habitants venaient de s'endormir en rêvant aux plaisirs du lendemain, il y avait des cœurs blessés et des esprits inquiets, fatigués de la sérénité de leur beau ciel.

F. DE GRANET.

A continuer.

AUX OUVRIERS.

Courageux ouvriers, fiers enfants de la France,
Courbés sous le travail, marchons pleins d'espérance,
Le chemin du progrès s'ouvre devant nos pas ;
L'espace est vaste, allons, ne nous arrêtons pas.
Dieu qui donne à chacun sa tâche dans le monde,
Nous l'a donnée à nous grande, belle et féconde ;
Et quand de la nature il nous établit rois,
Nous en livrant les biens, les forces et les lois,
Il veut que, travaillant sous son souffle de flamme,
Toute œuvre des humains le loue et le proclame ;
Que science, progrès, civilisation
Se propagent par nous sur toute nation :
Que qui travaille, écrit, prie, étudie ou pense
Vienne apporter sa pierre à l'édifice immense ;
Et d'honneur, et de gloire, il nous fait notre part.
Dans le savoir du Sage et dans l'œuvre de l'Art.

Allons, que l'airain coule et le marbre se taille,
Que le métal en feu se torde et se travaille ;
De nouveau par nos mains étalant leurs beautés,
Qu'aux yeux toujours surpris se dressent les cités ;
Dans les airs étonnés, nouvelles cathédrales
Que s'élèvent encor, gloires nationales,
Ces flèches et ces tours, hymne silencieux,
Rapprochement divin de la terre et des cieus.

Ecoutez et voyez dans notre ville immense
Comme tout se tourmente et s'agite et s'élance
Pour atteindre un sommet que chacun a rêvé,
Que jusqu'ici pourtant peu d'hommes ont trouvé.
Imposé par le ciel à notre âme ravie,
Ce but c'est l'idéal, c'est l'art, le beau, la vie ;
Pour l'atteindre on s'empresse et partout les rivaux
Descendent dans la lice et mêlent leurs travaux.
Sur la feuille, bientôt en cent lieux dispersée,
L'infatigable auteur verse à flots sa pensée.
Couvrant un froid tissu de vivantes couleurs,
Le peintre, amant des cieus, des bois, des prés, des fleurs,
Empruntant les splendeurs de la nature entière,
Inonde son tableau de vie et de lumière ;

Plus loin c'est le sculpteur qui de l'antiquité
 Donne au bloc de Paros la froide majesté.
 L'architecte imitant la Grèce ; ou bien encore
 C'est, de sa main courant sur le clavier sonore,
 C'est le musicien, aux chants mélodieux,
 Qui répand l'harmonie à flots impétueux ;
 Et partout, couvrant tout de notes résonnantes,
 La voix des ateliers aux enclumes tonnantes,
 Le bruit des lourds marteaux, les machines sans frein
 Qui chassent la vapeur de leurs poumons d'airain.

Oui féconde ou sans bruit, glorieuse ou fatale,
 Telle est l'immense voix de notre Capitale.
 Et tous ces bruits sont beaux, et tout marche à grands pas,
 Tout cherche le progrès, tout le veut, hélas !
 Hélas ! l'homme a perdu son flambeau sur la route ;
 Son regard a plongé dans les ombres du doute ;
 Il a dit au Seigneur : Je ne te connais pas ;
 Et je suis assez fort pour marcher sans ton bras ;
 Mon savoir aujourd'hui remplace la lumière ;
 Ta loi pouvait guider l'humanité première :
 Mais moi je suis trop grand ; — et, sans en voir l'écueil,
 Il a vers l'avenir marché dans son orgueil ;
 Sans voir que son talent, Seigneur, que sa science
 N'est qu'un obscur reflet de ta lumière immense.

Et, pour avoir douté du bras qui la conduit,
 L'humanité s'avance et se perd dans la nuit.
 Dans le désert brûlant ainsi marchait Moïse :
 Sur le point de toucher à la terre promise,
 Il insulte, d'un doute, au suprême pouvoir,
 Et vit en ce moment confondre son espoir,
 Et l'homme maintenant abdique sa puissance,
 Perdu dans les langueurs de son indifférence.

Égarant l'industrie, et la science, et l'art,
 Le désordre est dans tout, l'unité nulle part ;
 Le progrès, au milieu de la foule incrédule,
 N'est qu'un corps sans esprit, une fois sans formule
 Une Babel d'orgueil et de confusion ;
 Et le voyant marcher sans but, sans mission,
 Pour avoir de ses lois perdu la connaissance,
 Le Seigneur a frappé ce progrès d'impuissance ;
 Il l'a brisé. — Le but a trompé notre effort.
 Et de bien loin, hélas ! nous regardons le port.

Cependant quelques voix en montant de l'abîme.
 Du but que nous cherchons ont découvert la cime ;
 En secouant son joug, ont dit au travailleur :
 Marche, — devant tes pas s'ouvre un âge meilleur.
 Oh ! si tu sais répondre à ce cri qui t'appelle,
 Deviens le précurseur de cette ère nouvelle ;
 Ta foi faisant jaillir une flamme à ton front,
 Tous les hommes bientôt avec toi s'uniront ;
 Et par toi le progrès inondera toute âme

De ses rayonnements de lumière et de flamme.
 Il viendra, — Tel, des nuits chassant l'obscurité,
 L'astre du jour vainqueur monte avec majesté ;
 Il creuse dans la nue une brûlante ornière,
 Il verse dans nos champs des torrents de lumière,
 Les nuages obscurs ont reculé d'effroi
 Et les cieux embrasés le reçoivent en roi.

JULES CHANTEPIE.
 Ouvrier graveur.

UN PEU DE TOUT.

Les lecteurs de l'*Echo* verront dans ce qui suit le numéro prospectus d'un journal intitulé — *Le Bonheur*, — dans lequel tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Paris, 1^{er} janvier 1864.

Tous les canons viennent d'être fondus pour faire des cloches, des pendules à sujets et des candélabres rayés.

Le vaisseau cuirassé la *Conquête* est arrivé à Toulon chargé de riz et de cocos.

Les bagnes étant complètement vides en ce moment, par suite de la cessation de toute espèce de crime, le bois des cocos sera désormais ciselé par des orfèvres.

L'Orphéon du Montenegro vient de remporter le premier prix à Constantinople.

Les meilleures nouvelles nous arrivent de tous les côtés. L'Amérique est complètement tranquille, les nègres étant tout à coup devenus blancs.

Une correspondance du Groënland nous apprend que les glaces du pôle ont fondu. La navigation est désormais ouverte aux deux extrémités de la terre.

Sir John Franklin a été retrouvé en bonne santé ; il sera bientôt de retour à Londres.

Les dernières nouvelles du Brésil nous apprennent que les serpents à sonnettes sont allés se pendre d'eux-mêmes à la porte des maisons. Les serruriers n'ont eu qu'à placer de petits boutons de cuivre avec les mots :

Une fois pour le permier.

Deux fois pour le second.

La fièvre jaune est devenue bleue, et n'est plus dangereuse sous cette couleur.

La terre étant tout à fait tranquille n'a plus de tremblements.

Le ciel est pur, l'horizon est rose, les blés sont superbes, la Loire a donné sa parole d'honneur de ne plus déborder. Un garde champêtre est chargé de faire observer cette promesse.

..*

NAPLES. — Le Vésuve a été partagé entre tous les débitants de tabac et servira désormais à fournir du feu aux fumeurs.

..*

FLORENCE. — Dans la nuit d'avant-hier, la diligence de Pescia a été arrêtée par des brigands qui ont donné de l'or à tous les voyageurs, après avoir forcé les dames à accepter des bagues et des bracelets.

L'une d'elles ayant une robe décolletée, un brigand lui a prêté son manteau, afin que la pudeur des populations ne pût être blessée.

..*

EGYPTE.—On écrit d'Alexandrie :

Les crocodiles se sont réunis hier à deux heures et ont pris l'engagement solennel de ne plus imiter le cri des enfants.

L'un de ces amphibiens a déclaré en rougissant qu'il n'avait eu d'autre but, jusqu'à présent, que d'enfoncer M*** pour les imitations.

..*

Télégraphie privée.

EDEN, 8 heures du matin.

Une scène touchante a eu lieu dans le Paradis terrestre. Caïn a fait des excuses à Abel.

..*

BAGNÈRES, 9 heures.

Les Pyrénées, comprenant qu'elles faisaient obstacle à la circulation, sont rentrées tout doucement dans le sein de la terre. Pas une maison n'a été renversée.

Seules, les sources vivifiantes sont restées à leur place.

..*

CHINE.

Les deux armées amies se sont rencontrées.

Les soldats ont échangé des poignées de main et se sont offert des vivres.

On s'est mis à table à midi et l'on n'a quitté le festin qu'à six heures du soir.

..*

LUNDI.

Le fleuve Jaune a rendu aux familles éplorées tous les petits enfants qui lui avaient été confiés.

..*

Nous trouvons dans une lettre particulière de Shaug-Haï de nouveaux détails sur la rencontre du S.

Trois cents soldats et sept officiers étant restés sous la table, on leur a fait respirer des sels, et ils ont été aussitôt rétablis.

..*

BELLE CONDUITE DE QUELQUES ANIMAUX.

Un mouton ayant pénétré dans la cabane d'une famille peu fortunée, s'est passé au travers du corps une bague de fusil, après quoi il est allé se coucher devant le feu...

Grâce à cet acte d'héroïsme, la pauvre famille a pu faire un excellent dîner.

..*

Déjà, sur tout le territoire français, les puces ont donné des preuves de leur bonne volonté.

Dès qu'elles aperçoivent un individu de n'importe

quel sexe en proie à des démangeaisons, elles s'empres- sent d'aller le gratter.

..*

On écrit de Lisle-Adam :

“ Un chasseur a rencontré un petit lièvre qui s'était égaré dans les forêts de Scinc-et-Oise.

“ Il s'est empressé de le ramener à sa famille.

“ C'est le chien lui-même qui est allé prévenir le lièvre père de cet heureux retour,—car la joie fait peur !

“ Rien ne saurait donner une idée de la reconnaissance de la mère du levraut.

“ A plusieurs reprises, elle a pressé le chien contre son cœur...

“ Ce dernier, qui répond au nom de Médor, a refusé toute espèce de récompense.

“ Je n'ai fait que mon devoir, a-t-il dit.

“ De pareils traits n'ont pas besoin de commentaires.”

..*

TRIBUNAUX.

Quelques affaires ont été appelées à l'audience du 30. Le ministère public a fait tous ses efforts pour démontrer l'innocence des accusés.

Ces efforts ont été couronnés de succès.

Le juge a fait des reproches bien sentis aux agens qui s'étaient chargés d'arrêter les prévenus.

Ils ont tous été mis aussitôt en liberté avec une gratification de cinquante piastres par tête.

..*

Cours de la Bourse.

Aussi régulier que celui de la Seine.

..*

Dernières Nouvelles.

New-York, 13 décembre.

La nuit dernière, les quelques nègres qui sont encore noirs, bravant la défense qui leur avait été faite, ont profité de l'obscurité pour aller cultiver les terres des blancs.

..*

Madrid.

Les dernières embrassades de taureaux ont été très brillantes.

Ces animaux, lancés dans l'arène, ont fait trois fois le tour de la société en saluant les dames.

Les picadores et les banderilleros avaient eu soin de ne prendre que des écharpes bleues et blanches.

Une grande quantité de biscuits de Reims a été distribuée aux taureaux, qui se sont montrés confus et pénétrés d'un accueil si charmant.

..*

NOTA.—Les personnes qui désirent se procurer le *Bonheur* sont prévenues qu'elles le trouveront chez tous les marchands de journaux—et dans l'inconstance.

Pour la *Ville et le théâtre*, ainsi que pour le numéro spécimen,

Le gérant responsable du *Bonheur*,
AURÉLIEN SCHOLL.

ECCE PANIS

(SOLO)

AVEC ACCOMPAGNEMENT D'ORGUE OU DE PIANO

Respectueusement dédié au Rev. Père N. SONG, S. J., par M. JUNO, Professeur de Musique et Organiste de la Congrégation Allemande Catholique à Montréal.

Andante Grazioso.

ORGUE
OU
PIANO.

p Ec - ce pa - nis an - ge - lo - rum, fac - tus ei - bus vi - a - to - rum, ve - re
f
p *Cres -*

- - - cen - - do *p*
pa - nis fi - li - o - rum non mit - ten - dus ca - ni - bus, non mit - ten - dus non mit -
Cres - - - cen - - - do *pp*

Ritard.

ten - dus, non mit - ten - dus ca - ni - bus.

a Tempo.

FINE.

Tota voce.

Bo - - ne Pas - tor pa - - - nis ve - - re Je - sus nostri mi - se -

re - re, Je - su nostri mi - se - re - re, Je - - su nostri mi - se - re - re. Ec - ce - -

VARIETES.

Peut-être C... regarde-t-il le savon comme une chose nuisible à la santé, il est d'une malpropreté révoltante. L'autre jour, il arrive à un rendez-vous, en disant :
— J'étais en retard ; aussi ne suis-je pas venu à pied.
— Cela se voit à tes mains, lui répond Choler.

..*

F. a la rage de vous cueillir sur le boulevard pour vous entraîner aussitôt dîner chez lui.

Il vous présente à son épouse avec cette phrase :

— Ma femme, je t'amène un ami ; occupe-toi de renforcer le dîner.

La dame va trouver la cuisinière :

— Jeannette, il nous arrive un convive, vous mettrez un peu plus de persil autour de votre bœuf.

..*

Un misérable, soupçonné de plusieurs incendies, est enfin arrêté par les gendarmes.

Ils le fouillent, et trouvent sur lui un paquet d'allumettes compromettant :

— Que vouliez-vous faire de cette boîte d'allumettes :

— Je voulais me brûler la cervelle.

..*

C'était dans un département du Midi.

Un vieux soldat de l'Empire réclame des secours et fait valoir ses états de services, douze campagnes et quinze blessures.

— Rendez-vous à la mairie, lui dit-on, le médecin de la ville constatera les blessures, — et on avisera.

..*

Un détail taquinait le vieux brave.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, — ce qui fait que, sur le bras droit de notre grognard, se trouvait un tatouage éloquent qui pouvait gêner ses affaires.

Le médecin allait lire ces mots : VIVE LE ROI.

..*

Mais le vétérana a une idée.

Il entre chez un maréchal-ferrant et fait ajouter une lettre, un t entre l'o et l'i, — de façon que le médecin de la ville ne put apercevoir que cette exclamation non politique : *Vive le rôti !*

..*

L'autre soir, un Anglais a été introduit à la porte du Casino dans des circonstances particulières.

Un jeune homme lui ayant demandé avec la plus grande politesse :

— Monsieur veut-il me faire vis-à-vis ?

L'Anglais lui asséna un grand coup de canne dans la figure.

Il fut aussitôt appréhendé au collet par un agent qui l'interrogea.

— Pourquoi avez vous frappé monsieur ?

— Oha ! répondit l'insulaire, il avait parlé à moi sans présentachoun !

..*

Siraudin est de retour d'Allemagne.

Il se plaint amèrement de l'usage immodéré que l'on fait, en ce pays, de la langue allemande.

— C'est, dit-il, une langue si farouche, si dure, que

Noé, quand il maudit Cham, dût lui conter ça en allemand.

..*

Le bateau à vapeur passe près d'un endroit dangereux.

Un voyageur dit au pilote.

— Voici un endroit où bien des gens ont été perdus.

— Perdus ! jamais personne n'a été perdu.

— Mais hier encore un homme s'y est noyé.

— Possible, mais le lendemain même il a été retrouvé.

Rien n'est perdu, sachez-le.

..*

— Un docteur de Cologne, en visite au musée anatomique, nous affirme avoir reçu la réponse suivante d'un gardien nouvellement posté dans l'établissement. Le docteur examinait un énorme crâne exposé sous une vitrine :

— Oh ! Dieu, s'écrie-t-il, quel est le colosse qui avait cela sur les époules !...

— Monsieur, dit l'officieux gardien en s'avançant, c'est la tête d'un formidable chef de brigands qui infestait les alentours de la forêt Noire.

— Ah !... quelles dimensions !... est-ce pour les faire ressortir davantage qu'on a placé tout à côté ce crâne d'enfant que je vois là ?

— Non, monsieur ; c'est la tête de ce même brigand à l'âge de huit ans...

..*

— Trois fervents disciples de saint Hubert devisaient avant-hier soir dans un cabaret près de Saint-Cyrian. Ils parlaient de leur adresse, et l'un d'eux, le nommé Cyrille S..., riche cultivateur, paria qu'au pistolet, à une distance déterminée, il abattrait un objet quelconque placé sur la tête de son fils, âgé de cinq ans.

Le pari fut tenu et on ne voulut pas attendre au lendemain pour le mettre à exécution : une lanterne allumée fut placée sur la tête du jeune garçon, et le cultivateur l'abattit. Le pari était gagné, et comme il consistait en un certain nombre de bouteilles de vin de Bordeaux, l'orgie continua pendant la nuit.

Mais le bruit de l'exploit du sieur S... s'était répandu. Il arriva aux oreilles de l'autorité, qui crut, devoir procéder à une enquête, et, comme la casquette de l'enfant avait été effleurée par la balle, on a mis en arrestation le sieur Cyrille S..., sous l'inculpation de tentative d'homicide, puis les deux autres parieurs comme inculpés de complicité.

..*

LOGOGRIPHE.

Quoique foulée aux pieds, faible, microscopique,
De l'arbre et de ses fruits je contiens le principe ;

— Bien plus, on trouve en moi l'être consolateur

Qui veille sur tes pas en inspirant ton cœur ;

— Ce qui, sauf les vertus, l'esprit et la science,

Distinguera toujours les familles en France ;

— D'un pays opprimé le poétique nom ;

— Certaine cité russe, au port fort en renom,

Un quadrupède, enfin, dont le service utile

Est payé de mépris, aux champs comme à la ville ;

C'est là le lot des bons ; mais quel insigne honneur,

De servir comme lui de monture au Seigneur !

J. DE G.